NUMÉRO 103 22 MARS 1952

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

VIEUX-COLOMBIER
21, rue du VIEUX-COLOMBIER
TÉL. LITTRÉ : 57-87
ANNET BADEL, Directeur
et les spectacles André Certes
présentent
POUR UNE PREMIÈRE SÉRIE DE REPRÉSENTATIONS
JEAN PARÉDÈS
PAUL BONIFAS
HARRY MAX
JEAN-PAUL COQUELIN
PHILIPPE MAREUIL
LA CUISINE DES ANGES
Comédie en 3 Actes d'ALBERT HUSSON
Mise en scène de CHRISTIAN-GÉRARD • Décor de FRANCINE GALLIARD-RISLER
avec
ARLETTE ACCART
CHARLES MAITRE
GABRIELLE DOULCET
DOUDOU BABET
avec
ANDRÉ PHILIP
et
CLAIRE GÉRARD
TOUS LES SOIRS (SAUF LUNDI) à 21h15 - MATINÉE : DIMANCHES ET FÊTES à 15h15
Métro : St SULPICE, SÈVRES-BABYLONE • Autobus : 39-48-63-68-84-86-94-95-96

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Félix. Mme Parole. Amélie.

Félix. Amélie.

Joseph. Isabelle. Alfred. Jules.

1 Mme PAROLE. — *Du cognac, c'est parfait ; vous mettrez ça sur mon petit compte.* (ACTE I.)

2 FÉLIX. — *Il y a là une nouvelle qui compense peut-être...* (ACTE I.)

3 JULES. — *Ça se faisait beaucoup du temps des Borgia, les lettres empoisonnées.* (ACTE I.)

4 ALFRED. — *C'est une vieille tradition dans ma famille d'empêcher les jeunes filles de se noyer.* (ACTE I.)

5 JOSEPH. — *Et cette bague ? Elle est belle, dis donc !* (ACTE I.)

Alfred. Isabelle.

Félix. Alfred. Le Noir. Joseph.

LA CUISINE DES ANGES

Comédie en trois actes
d'ALBERT HUSSON
(Prix TRISTAN BERNARD 1952)

A CHRISTIAN-GÉRARD dont l'amitié et le talent ont tant fait pour cette comédie, avec ma reconnaissance.

A. H.

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 5 Janvier 1952 à Paris, au Théâtre du Vieux-Colombier dans une mise en scène de CHRISTIAN-GÉRARD et un décor de FRANCINE GALLIARD-RISLER.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Albert HUSSON.

Supplément au N° 336 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

PERSONNAGES :

Félix Ducotel..... *Paul BONIFAS*
Amélie Ducotel..... *Claire GERARD*
Isabelle Ducotel..... *Arlette ACCARD*
Juste Trochard..... *André PHILIP*
Paul Cassagnon..... *Philippe MAREUIL*
Alfred..... *Jean-Paul COQUELIN*
Jules..... *HARRY-MAX*
Joseph..... *Jean PAREDES*
Mme Parole..... *Gabrielle DOULCET*
Le Sous-Lieutenant..... *Charles MAITRE*
Le Noir..... *Doudou BABET*

(Adolphe, serpent-minute : personnage muet et quasi-invisible.)

DÉCOR

L'arrière-boutique (qui sert aussi de réserve) d'un petit bazar colonial à Cayenne, en Guyane, vers 1880. Une porte vitrée, à petits rideaux, donne sur la boutique. Quand quelqu'un, venant de la rue, arrive par cette porte, on en est averti à l'avance par un timbre, qui est celui de la porte du magasin donnant sur la rue. Une porte, plus large, au fond, ouvre sur un jardin, exotique naturellement. Deux portes, encore, donnant sur « les appartements ». Enfin, une échelle s'élève dans la pièce, et prend appui sur une lucarne ouverte dans le toit. Plafond à poutres visibles. Le mobilier comprend, en particulier : une table, quatre chaises, deux fauteuils, un petit buffet. Un thermomètre au mur. Des marchandises, en caisses, en bottes. En particulier, une caisse dans un coin, qui porte la mention « fragile ».

★

Le premier acte se passe le 24 décembre, à 19 heures; le second à minuit, et le troisième le lendemain matin.

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, personne en scène. On entend des coups de marteau sur le toit. Sonnerie de la porte du magasin. Puis un Noir paraît, précautionneusement. Il n'a, sans doute, trouvé personne dans la boutique. Ne voyant personne non plus en scène, il s'enhardit, jette un coup d'œil circulaire. Bruit sur le toit. Le nègre regarde, inquiet, en l'air. Puis il se rassure, ouvre deux ou trois boîtes au hasard, mange un biscuit. Soudain son œil brille. Il trouve un harmonica, s'en empare. Il le porte à sa bouche, en tire un accord, s'arrête. Un silence. Les coups de marteau ont cessé sur le toit. Le nègre s'enfuit. On entend la sonnerie qui marque l'ouverture de la porte du magasin, quand il est sorti. Cette deuxième sonnerie a fait apparaître Félix, venant des « appartements ». Il traverse la scène, ouvre la porte donnant sur la boutique, constate que celle-ci est vide; revient. A ce moment, Amélie paraît.

AMÉLIE. — On a sonné au magasin.

FÉLIX. — J'avais cru aussi. Il n'y a personne.

Les coups de marteau ont repris sur le toit.

AMÉLIE. — On ne sait plus où on en est avec le vacarme qu'ils font là-haut. Ils en ont encore pour longtemps ?

FÉLIX. — De toutes façons, la nuit n'est pas loin. Et demain on soufflera. Je ne pense pas qu'ils travaillent le jour de Noël.

AMÉLIE. — Ces types-là... Noël, et puis ici...

FÉLIX. — C'est Noël pour tout le monde et partout.

AMÉLIE, *avec un coup d'œil sur le thermomètre.* — Même par 30° ? Même à Cayenne ?

FÉLIX. — Oui.

AMÉLIE. — Même pour trois bagnards qu'un règlement incroyable transforme en couvreurs en attendant qu'ils viennent nous assassiner dans notre lit ?

FÉLIX. — C'est Noël aussi pour eux. *(A ce moment, on entend en coulisses, joué sur l'harmonica, d'une façon très approximative : « Il est né le divin enfant... »)* Ecoute...

AMÉLIE. — A propos, notre harmonica, tu l'as vendu ?

FÉLIX. — Non. Il est trop cher.

Sonnerie du magasin. Puis Mme Parole paraît.

Mme PAROLE. — Je ne m'arrête pas, vous pensez bien. Une veille de Noël, vous devez avoir à faire. *(Geste de Félix.)* Vous avez raison, Noël, de ce côté de la planète, est-ce bien Noël ? Quand je pense qu'à Pontarlier je courais dans la neige pour être près du poêle à l'Eglise. *(Geste d'Amélie.)* Vous avez raison. Si nous sommes à Cayenne sans être passés par la Cour d'Assises, c'est que ça nous amuse. *(A Félix :)* On peut avoir mes varices ou votre petit ventre, mon bon Ducotel et cacher l'âme du Capitaine Cook. D'ailleurs, il ne se passe rien de plus à Cayenne qu'à Pontarlier. Sauf la chaleur, naturellement. *(Toujours à Félix :)* Vous êtes sublime avec votre redingote. Mon pauvre Ernest, sa peau, il ne peut plus la traîner. Ah, ce n'est pas le Capitaine Cook... *(Un ton au-dessous :)* Remarquez qu'après Pontarlier nous pouvions choisir : Besançon ou Cayenne. Seulement à Besançon nous avions de la famille. *(Elle rit.)* Mais je ne m'arrête pas : je viens chercher la bouteille de chartreuse d'Ernest. *(A partir de ce moment, Félix cherchera la bouteille un peu partout, aidé au besoin d'Amélie, pendant que Mme Parole continuera inperturbablement.)* Vous me l'avez bien mise de côté, j'espère ? Vous savez que c'est ma surprise de chaque Noël à mon pauvre Ernest, sa bouteille de chartreuse. Lui, il m'offre toujours une caissette de petits beurres. *(Un temps bref.)* Notez qu'il mange mes petits beurres et que je bois sa chartreuse. Mais, n'est-ce pas, santé d'abord, comme on dit, et c'est l'attention qui compte. *(Coups de marteau au plafond : Mme Parole lève la tête.)* Vous avez toujours les ouvriers, j'entends. Vous en êtes contents ? Ce sont des condamnés, naturellement ? Ils travaillent pour tout le monde ici. C'est bien agréable. *(Léger mouvement d'Amélie.)* Oui, je sais. Vous êtes contre. Vous avez tort. Tenez : au lieu des moricauds que vous avez toujours eus comme domestiqques, vous auriez eu quelqu'un comme mon Octave, ça vous aurait changés. Vous le connaissez ? Une fée, une véritable fée. D'ailleurs, quand je dis une fée... Vous savez que c'est un garçon tout à fait spécial. Oui, spécial est le mot. Mon pauvre Ernest, qui ne connaît rien à rien, croyait que c'était pour ça qu'on l'avait envoyé au bagne. Non. Il a étranglé, je crois, un ou deux vieux messieurs. Je n'ai jamais su exactement le nombre, et, naturellement, je ne lui en parle pas. Ça le gênerait peut-être, ce garçon. Par exemple, si vous changez d'avis, attention : ne prenez pas de voleurs, de « pieds de biche », comme on dit ici. Il faut les surveiller tout le temps. Il leur revient dans les mains des... démangeaisons. Tandis qu'avec les assassins, c'est bien connu. on est tranquille. *(Un temps.)* Alors, mon bon Ducotel, ma chartreuse ? Je suis contente d'avoir de vos nouvelles, mais je ne voudrais pas m'arrêter. Notez que si vous n'en avez plus, je passerai chez Bégule, mais ça m'ennuierait. *(A Amélie :)* A propos, j'y pense : je ne vous ai pas dit ? Il paraît que le petit Bégule est amoureux fou de votre Isabelle. Si, si. C'est Mme Bégule elle-même qui me l'a dit. Elle voit même la chose d'un très bon œil. La difficulté est que le père Bégule, lui... Vous savez ce que c'est ? Il connaît vos ennuis du Havre, la situation que vous aviez. Ah, mon bon Ducotel, vous étiez le Lafayette de l'endroit. Les Galeries Ducotel... Remarquez qu'on ne peut pas parler de faillite, je le disais bien à Mme Bégule, puisque votre cousin Trochard a désintéressé tout le monde en vous rachetant l'affaire. Et il vous a laissé

ici un petit fonds excellent... *(Mouvement d'Amélie.)* ... Oui, je sais, en gérance. Mais, moralement vous êtes chez vous. Je l'ai bien dit à Mme Bégule ; j'ai beaucoup insisté sur le « moralement ». *(A ce moment, elle s'aperçoit que Félix a disparu.)* Ah ça, où est passé votre mari ? C'est l'enchanteur Merlin, cet homme-là. *(Félix réapparaît.)* Ah, le revoilà. Ma foi, mon bon Ducotel, si vous n'avez pas de chartreuse, donnez-moi autre chose. Mais du sec. *(Félix repart dans le magasin.)* Ça m'évitera de passer chez les Bégule. D'ailleurs, je m'aperçois que j'ai oublié mon porte-monnaie. *(Félix revient avec une bouteille de cognac.)* Du cognac, c'est parfait. Vous mettrez ça sur mon petit compte. *(Mouvement d'Amélie, qui regarde son mari comme pour l'encourager à parler mais Mme Parole ne leur en laisse pas le temps. Prenant la bouteille :)* Merci. Il faudra que nous le voyons un de ces jours, ce compte. Tout de suite après les fêtes. Je passerai. Mes bons amis, joyeux Noël. Embrassez votre Isabelle pour moi. Non. Ne m'accompagnez pas. Je connais le chemin.

Elle sort.

FÉLIX, *vacillant.* — C'est bien simple : elle me donne le vertige.

AMÉLIE. — Et puis, elle ne paie pas souvent.

FÉLIX. — C'est une amie.

AMÉLIE. — Nous avons trop d'amis. C'est le coup du Havre qui recommence.

FÉLIX. — Qu'est-ce que tu appelles « le coup du Havre ?

AMÉLIE, *ironique.* — C'est que, cette fois-ci, nous n'aurons plus notre bon cousin Juste Trochard pour nous sauver la mise.

FÉLIX, *candidement.* — Il serait fatalement là : nous sommes chez lui.

AMÉLIE. — Précisément. Tel que je le connais, nous n'y resterions pas.

FÉLIX. — Tu exagères.

AMÉLIE. — Et je ne nous vois guère recommençant une autre vie.

FÉLIX. — Il n'en est pas question.

AMÉLIE. — Tu sais à peu près où tu en es depuis que nous sommes ici ?

FÉLIX. — Il faut considérer cette première année comme une année d'acclimatation. Il n'y a d'inévitables petits flottements. Juste sera le premier à le comprendre.

AMÉLIE. — Tu crois ?

FÉLIX. — Et puis, enfin, il est au Havre, Juste, six mille kilomètres.

AMÉLIE. — N t'y fies pas trop. Tu envoies tes comptes régulièrement ?

FÉLIX. — Je suis un peu en retard, ces temps-ci. Mais je vais me mettre à jour.

AMÉLIE. — Si tout n'allait pas à son gré, je crois Juste très capable de faire un saut jusqu'ici.

FÉLIX. — Malgré le voyage ?

AMÉLIE. — On dirait que la perspective t'effraye ?

FÉLIX. — Tu plaisantes.

AMÉLIE. — Tu n'aurais pas tort, d'ailleurs. Juste est un méchant homme.

FÉLIX. — Amélie ! Il nous a rendu un immense service. Sans lui, j'étais déshonoré.

AMÉLIE. — Sans toi il n'aurait jamais eu, pour un million, nos Galeries qui en valaient le double. Vous êtes quittes.

FÉLIX. — Ne sois pas amère.

AMÉLIE. — Oh, je ne songe pas à moi. Je ne suis pas exigeante, tu le sais. Mais il y a Isabelle.

FÉLIX. — A ce propos, que penses-tu de cette histoire Bégule ? Le garçon a l'air gentil.

AMÉLIE. — Ce n'est pas suffisant.

FÉLIX. — Qu'avais-je de plus quand je t'ai épousée ?

AMÉLIE. — Tu avais que je t'aimais.

FÉLIX. — Amélie... *(Un grand temps. Il s'approche d'elle.)* Tu n'as pas trop regretté ?

AMÉLIE. — Non. Ne t'inquiètes pas. L'essentiel, ce n'est tout de même jamais ce qui se voit.

FÉLIX. — Je suis content que tu me le dises. C'est tellement mon avis.

AMÉLIE. — N'exagérons pas, tout de même. L'argent sait trop bien rendre le mépris.

FÉLIX. — Bien sûr, mais ici, d'un sens, c'est un pays rêvé quand on n'est pas riche. Tout y est pour rien, sauf ce que je vends moi-même. C'est la vie des enfants du Bon Dieu que nous menons, tout simplement.

AMÉLIE. — Alors, c'est qu'il a une trop nombreuse famille.

FÉLIX. — Amélie... *(Pendant les dernières répliques, Félix consultait des papiers.)* Oh...

AMÉLIE. — Quoi ?

FÉLIX. — Je repensais à la chartreuse de Mme Parole. D'après mes livres, il devrait en rester six bouteilles.

AMÉLIE. — Ne cherches pas. C'est Napoléon.

FÉLIX. — Hein ? Ah oui, le nègre...

AMÉLIE. — Que tu as fichu à la porte la semaine dernière. Et c'est probablement lui aussi qui a volé la montre en or qui te manque.

FÉLIX. — C'est très ennuyeux. *(Un temps.)* Ce le sera surtout de l'écrire à Juste.

AMÉLIE. — A ta place, je ne lui en dirais rien. Après tout, une montre en or et six bouteilles de chartreuse, nous pouvons encore nous payer ça. Nos quelques billets échappés au désastre du Havre sont toujours là ?

FÉLIX. — C'est-à-dire...

AMÉLIE. — Ils n'ont pas disparu, j'espère ?

FÉLIX. — Non. Rassure-toi. Au contraire.

AMÉLIE. — Au contraire ?

FÉLIX. — Je veux dire que non seulement ils n'ont pas disparu, mais qu'il se multiplient à l'heure qu'il est. Par exemple, je ne les ai pas à ma disposition en ce moment. Voilà. Je voulais t'en faire la surprise.

AMÉLIE. — Où sont ces vingt mille francs, Félix ?

FÉLIX. — Mais...

AMÉLIE. — Ne t'inquiètes pas pour la surprise. Tu me l'as faite. Où est cet argent ?

FÉLIX. — Puisque tu insistes, voilà : tu sais qu'on a découvert de l'or à...

AMÉLIE. — A ?

FÉLIX. — Je l'ai noté. C'est un nom très compliqué. *(Geste large.)* A l'ouest...

AMÉLIE. — Alors ?

FÉLIX. — J'ai rencontré un brave garçon qui y allait... Mais il lui manquait le matériel. Alors, tu comprends... lui le travail... moi, le capital...

AMÉLIE. — Tu as fait ça ?

FÉLIX. — Des deux mains, tu penses... C'est une affaire capable de nous faire rentrer au Havre dans moins d'un an, la tête haute. Alors, je rachète les Galeries à Juste ; nous marions Isabelle...

AMÉLIE. — Félix...

FÉLIX. — Je n'ai pas raison ? *(Silence d'Amélie. Avec une inquiétude presque enfantine :)* Dis-moi, Amélie ?

AMÉLIE, *sans y croire.* — Si, Félix.

FÉLIX, *qui continue à se remonter tout seul.* — Il ne faut jamais désespérer. D'ailleurs, quand je dis : il ne faut pas, je devrais dire : je ne peux pas. C'est physique, que veux-tu ? J'ai confiance. Je ne me suis jamais senti abandonné. Même dans ce pays, je ne suis pas inquiet, je ne me sens pas seul. *(Coups de marteau au plafond.)* On ne se sent même pas assez seul.

AMÉLIE. — A propos, je pense là à une chose que je ne t'ai pas dite.

FÉLIX. — A propos de quoi ?

AMÉLIE. — De nos ennuis, d'Isabelle. Quand nous sommes partis du Havre, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose entre Isabelle et Paul Cassagnon.

FÉLIX. — Le neveu de Juste ?

AMÉLIE. — Oui. *(Elle rêve à son tour.)* Je le connais à peine, mais il semble avoir bonne tournure. Si nous revenions en France...

FÉLIX. — Nous y reviendrons.

AMÉLIE. — L'ennui, c'est que Juste lui sert presque de père et rêve certainement pour lui d'un autre parti qu'Isabelle.

FÉLIX. — Si ces enfants s'aiment...

AMÉLIE. — Dans notre situation, si tu pousses à ce mariage, avec la fortune qu'aura ce garçon un jour, tu auras l'air de ce que tu n'es pas.

FÉLIX. — C'est vrai. Ah, c'est ennuyeux. Tu as remarqué ? L'argent facilite les petites choses, mais il compliquerait plutôt les grandes.

AMÉLIE. — Bah, ton chercheur d'or va tout arranger.

FÉLIX. — Amélie...

AMÉLIE. — Et puis, je fais sans doute comme toi, Félix : je rêve. Isabelle ne m'a jamais parlé de rien, et depuis que nous sommes ici elle n'a pas reçu une lettre.

Sonnerie au magasin.

FÉLIX. — En effet... Je te demande pardon.

Il sort. Restée seule, Amélie suit ses pensées et hoche la tête. Isabelle paraît.

ISABELLE. — Je vais cueillir trois fleurs dans le jardin, pour la table. *(Voyant Amélie distraite :)* Eh bien, madame, vous semblez bien distraite. Rêves ou soucis ?

AMÉLIE. — Plutôt...

ISABELLE. — Plutôt soucis ? Dites : on partagera.

AMÉLIE. — Tu sais, mon chéri : un souci, c'est comme un rhume. On le donne et on le garde tout de même.

ISABELLE. — Je parie que c'est pour moi que vous vous inquiétez ?

AMÉLIE. — Grosse maligne !

ISABELLE, *près d'Amélie, affectueusement, et sur un ton de confidence.* — Tu as bien tort. Si tu savais comme je suis heureuse.

AMÉLIE. — Tu plaisantes ? Dans cet affreux pays ?

ISABELLE. — Je suis comme papa. Je le trouve passionnant, ce pays.

AMÉLIE. — A ton âge, mon petit, le bonheur, ce n'est pas le tourisme.

ISABELLE. — Bien entendu, mais puisqu'il faut que je te rassure, dis-toi que je suis comblée de toutes les façons.

AMÉLIE. — Tu te moques de moi ?

ISABELLE. — Non. Tu ne crois pas que je peux être heureuse en attendant quelque chose.

AMÉLIE. — Quelque chose ?

ISABELLE. — Ou plutôt quelqu'un. En attendant quelqu'un avec une certitude totale.

AMÉLIE. — Je te demande pardon, mais je vais être obligée de te demander des explications.

ISABELLE. — Tu n'as rien remarqué, deviné ? Pas ici, naturellement. Au Havre.

AMÉLIE. — Au Havre ? *(Après une hésitation :)* Paul Cassagnon ?

ISABELLE. — Moi qui croyais que ça crevait les yeux...

AMÉLIE. — Mais, dis-moi, voilà presque un an que nous sommes ici, et, à ma connaissance, tu n'as pas reçu une lettre.

ISABELLE. — Pas une.

AMÉLIE. — Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais ça ne te paraît pas... bizarre ?

ISABELLE, *nette.* — Non.

AMÉLIE. — Bon.

ISABELLE. — Je vais t'expliquer : c'est bien simple. Le cousin Juste s'est douté de quelque chose. Alors, pour être sûr que c'était sérieux, il a fait jurer à Paul que nous ne nous écririons pas pendant un an. C'est une épreuve, tu comprends ?

AMÉLIE. — Oui.

ISABELLE. — Et, naturellement, si, au bout d'un an, c'est... comme avant, eh bien...

AMÉLIE. — C'est... C'est Paul qui t'a dit ça ?

ISABELLE. — Oui. Et comme le cousin Juste est son tuteur, il faut qu'il lui obéisse.

AMÉLIE. — Oui. *(Un peu d'ironie inquiète :)* Il est très obéissant, ce garçon.

ISABELLE. — Ne prends pas cet air : il ne peut pas m'avoir oubliée.

AMÉLIE. — Ah ?

ISABELLE. — Je ne peux pas te dire pourquoi et je t'en demande pardon. Mais tu peux me croire.

AMÉLIE, *un peu inquiète.* — Ah ? Bon.

ISABELLE. — Pardonne-moi, seulement, de ne t'avoir jamais parlé de tout ça, mais je voulais te faire la surprise.

AMÉLIE. — Toi aussi ?

ISABELLE. — Hein ?

AMÉLIE. — Non, rien. Après tout, ce doit être aussi ma faute. Deux enfants, c'est sans doute trop pour moi.

Félix paraît à la porte de la boutique. Il semble ému, et tient une lettre à la main.

ISABELLE. — Une lettre, papa ?

FÉLIX. — On vient de l'apporter, oui.

AMÉLIE. — Il y a eu un bateau ?

FÉLIX. — Oui. Le « Poitou ».

ISABELLE. — Je le croyais en quarantaine.

FÉLIX. — Exact. Personne n'a débarqué. Précisément... *(Un regard à Isabelle.)* Veux-tu nous laisser un moment, ta mère et moi ?

ISABELLE. — Bon. Je me retire. Je me retire mais je suis ulcérée. *(Sur le pas de la porte :)* Ce n'est pas une lettre du Havre, au moins, papa ?

FÉLIX. — Non.

ISABELLE. — Alors, le reste...

Elle sort.

Félix a un petit silence inquiet en regardant alternativement sa femme et la lettre. Il ne se décide pas à parler.

AMÉLIE. — Félix, tu es d'une transparence... Quelle mauvaise nouvelle apporte cette lettre ? Ton chercheur d'or est mort, s'est envolé ?

FÉLIX. — Non... mais... Juste est là.

AMÉLIE. — Hein ?

FÉLIX. — Sur le « Poitou », en quarantaine. Il m'envoie un mot pour que je le fasse débarquer.

AMÉLIE. — Mais pourquoi ce voyage ? Et sans prévenir.

FÉLIX. — Tu avais raison. Il s'est inquiété de la façon dont marchait l'affaire ici, du retard de mes courriers.

AMÉLIE. — Il te le dit ?

FÉLIX. — Oui. Il me le dit même très nettement.

AMÉLIE. — C'est une catastrophe, cette visite, hein ?

FÉLIX. — C'est-à-dire... évidemment, elle est un peu... prématurée. Mais, d'autre part, il y a là *(Montrant la lettre :)* une nouvelle qui compense peut-être... Tu sais, Paul Cassagnon, le neveu de Juste dont tu me parlais ?

AMÉLIE. — Oui, eh bien ?

FÉLIX. — Il est là aussi. Juste le dit au début de sa lettre. Je n'ai d'ailleurs pas été plus loin dans la dite lettre. J'avais mon compte de nouvelles.

AMÉLIE. — Evidemment, c'est une... lueur d'espoir. D'autant plus qu'Isabelle vient justement de me confirmer dans l'impression que j'avais eue.

FÉLIX. — Ah...

AMÉLIE. — Mais si tout n'est pas en ordre ici, j'ai peur que Juste ne soit pas bien disposé. *(Un temps de réflexion.)* Dis-moi, Félix, si on le laissait en quarantaine pendant quelques jours, Juste ; on aurait le temps, peut-être, d'arranger un peu les choses.

FÉLIX, *choqué.* — Amélie ! On ne peut pas faire ça à Juste.

AMÉLIE. — Bon. *(Ironique :)* Remettons-nous en, une fois de plus, entre les mains du Seigneur.

FÉLIX, *avec un coup d'œil inquiet vers Amélie.* — Je file à la Santé faire le nécessaire. Fais préparer les chambres.

AMÉLIE. — A qui ?

FÉLIX. — Mon Dieu, c'est vrai. J'oubliais aussi nos ennuis de domestiques. Je vais voir si je peux en trouver un.

Il est sur le pas de la porte.

AMÉLIE. — Félix...

FÉLIX. — Oui ?

AMÉLIE. — Félix, j'ai peur.

FÉLIX. — Tu as peur ? *(Il réfléchit, pas très rassuré lui-même.)* S'il n'était pas content de... notre travail, tu crois qu'il serait capable... *(Il lève les yeux au ciel.)* Mon Dieu... *(Coups de marteau sur le toit. Félix avait oublié les couvreurs. Il sursaute.)* Hein !

AMÉLIE. — Ce n'est pas le Bon Dieu qui répond. Ce sont les trois types qui réparent le toit.

FÉLIX. — Je suis stupide. Je...

AMÉLIE. — Tu pensais que c'était le père Noël, qui s'apprêtait à descendre ? Tu oublies seulement qu'ici il n'y a pas de cheminée.

FÉLIX. — Amélie, il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là. A tout de suite : je reviens.

Il sort.

AMÉLIE, *prenant la lettre de Juste, et y jetant un coup d'œil sans la lire.* — Isabelle !

ISABELLE, *paraissant.* — Maman ?

AMÉLIE. — Mon petit, j'ai une nouvelle à t'annoncer...

ISABELLE. — Une nouvelle ? *(Voyant la lettre :)* Maman, une lettre du Havre ! Papa m'a dit un mensonge !

AMÉLIE. — Non. Ton père ne dit jamais de mensonges. Je ne sais pas comment il fait, mais c'est ainsi.

ISABELLE. — Alors ?

AMÉLIE. — Tout à l'heure, quand tu m'as fait tes petites confidences, tu m'as paru un peu folle. Je te demande pardon. Tu avais peut-être raison.

ISABELLE. — Raison ?

AMÉLIE. — Oui. De croire à des choses. *(Elle lui tend la lettre.)* Mais je te laisse lire toute seule. Je reviens.

Elle sort.

Isabelle tient la lettre à la main, n'osant pas la lire, pressentant une grande joie. A ce moment, on aperçoit dans la lucar-

ne les têtes des trois types. Ils sourient. Isabelle s'assied, commence à lire, pousse un cri heureux. Le sourire des trois types s'élargit. Isabelle tourne la page, se lève toute droite en poussant un cri de douleur cette fois-ci, et retombe évanouie. Elle glisse alors du fauteuil sur le sol, et y reste immobile, comme une fleur coupée. Etonnement sur le visage des trois types, qui descendent rapidement. L'un d'eux dépose dans un coin une petite boîte percée de trous et ils se précipitent vers Isabelle. Ils la relèvent et la rassoient dans le fauteuil.

JULES, *pendant que les deux autres s'affai-ent autour d'Isabelle.* — Ça se faisait beaucoup u temps des Borgia, les lettres empoisonnées.

JOSEPH. — Drôle de lettre. Au début, ça avait air d'aller tout bien et puis...

JULES, *qui lit la lettre.* — En effet... Ah, c'est post-scriptum. « Le post-scriptum qui tue », uel beau titre ! Ils auraient bien dû le lire ant de donner la lettre à la petite. *(Il lit :)* Paul m'a raconté en son temps sa petite his-ire avec Isabelle. Pas de malentendu à ce ropos. Paul, qui aura toutes mes affaires à ma ort, m'accompagne pour se mettre au cou-nt. D'ailleurs, avant notre départ, je l'ai ancé à la fille de mon ami Audibert, l'arma-ur .» Voilà.

ALFRED. — Je ne sais pas comment est cette emoiselle Audibert, mais pas mieux que ça, rtainement.

JULES. — Ne la tripotes pas comme ça. Ça e lui fait aucun bien et à toi non plus.

JOSEPH. — Je vais chercher un peu d'eau. *l va vers « les appartements ». Au moment e sortir il se trouve nez à nez avec Amélie, ui pousse deux cris de surprise : le premier n voyant Joseph, le second en voyant Isabelle anouie entourée de Jules et d'Alfred.)* N'ayez as peur. *(Aux autres :)* C'est vrai. C'est déso-igeant.

Il la fait pivoter.

JULES. — Nous étions là-haut quand c'est rivé.

AMÉLIE. — Mais quoi ?

JULES. — Rien de très très grave.

AMÉLIE. — Je ne comprends pas.

JULES, *lui tendant la lettre.* — Il y a intérêt lire les lettres jusqu'au bout.

AMÉLIE. — Hein ? *(Elle lit.)* Oh !

JOSEPH, *revenant avec de l'eau.* — Il aurait llu de l'eau fraîche ; mais dans ce pays...

ALFRED. — Elle revient.

AMÉLIE. — Mon Dieu...

JULES. — Il vaudrait peut-être mieux qu'en uvrant les yeux, ce soit vous qu'elle voie abord.

AMÉLIE. — Oui. *(Elle est devant Isabelle ; les ois types sont derrière.)* Mon petit...

ISABELLE. — Oh, qu'est-il arrivé ? Ah oui. h ! *(Elle se retourne, aperçoit les trois types.)* h...

AMÉLIE. — N'aies pas peur. Je t'expliquerai.

ISABELLE. — Peur ? De quoi pourrais-je avoir peur maintenant ?

AMÉLIE. — Mais...

ISABELLE, *se levant.* — Et puis, il faut me laisser. Je ne veux pas qu'on me parle. Je veux... je veux mourir.

Elle s'enfuit. Alfred sort silencieusement derrière elle. Amélie veut suivre aussi.

JULES. — Il vaut mieux la laisser seule.

AMÉLIE. — Mais...

JULES. — Et seulement vérifier qu'il n'y a aucun risque. On s'en occupe.

JOSEPH. — Les jeunes personnes, si j'ai bonne mémoire, ont un côté délicieusement excessif. Mais c'est tout à fait bête de se tuer tant qu'on n'est pas une grande personne raisonnable.

JULES. — Remarquez qu'on se rate presque toujours à vingt ans, mais on en reste comme en deuil de soi-même. On vit au conditionnel. Ce n'est pas gai. Il faut éviter.

ALFRED, *revenant.* — Voilà. Elle est dans sa chambre. A moins qu'elle y cache le poison de la Brinvilliers, rien à craindre.

JULES. — La fenêtre ?

ALFRED. — A un mètre du sol.

JOSEPH. — Parfait. Il n'y a plus qu'à laisser passer le temps.

AMÉLIE. — Vous êtes... vous êtes... extraordinaires.

JULES. — Pourquoi ? Ah, à cause de... *(Il montre son costume de bagnard.)* Nous ne sommes pas nés au bagne, madame, vous vous en doutez bien. *(Joseph pose la main sur le bras de Jules pour l'arrêter.)* Tu as raison. C'est sans intérêt.

Sonnerie dans le magasin.

AMÉLIE. — Mon Dieu, un client. C'est bien le moment.

JOSEPH. — C'est toujours le moment. Vous permettez ?

Et avant qu'elle ait pu répondre, il est sorti.

AMÉLIE. — Il ne va pas... ?

JULES. — Vendre quelque chose. Sûrement si. Il adore ça.

AMÉLIE. — Peut-être, mais vraiment...

JULES. — Vous nous trouvez encombrants ?

AMÉLIE. — C'est-à-dire...

JULES. — Ou, alors, peut-être inquiétants ?

AMÉLIE. — Vous devez comprendre, n'est-ce pas...

JULES. — Vous n'avez jamais eu de condamnés comme domestiques ?

AMÉLIE. — Jamais.

JULES. — Je ne vous dirai pas, remarquez, que nous sommes dans ce costume parce que nous nous rongions les ongles...

AMÉLIE. — Vous n'allez pas me dire que vous avez été victimes d'erreurs judiciaires ?

ALFRED. — Vous le croiriez ?

AMÉLIE. — Non.

JULES. — Alors, je ne vous le dirai pas. Je

vous dirai seulement que les gens ne ressemblent pas à leurs gestes.

ALFRED. — Et réciproquement.

AMÉLIE. — C'est très juste. C'est vous qui avez trouvé ça ?

JULES. — C'est mon avocat.

AMÉLIE. — Ça a porté ?

JULES. — Vous voyez ! Jusqu'ici.

Joseph reparaît, un billet à la main.

JOSEPH. — Avez-vous la monnaie, madame ? Dix-sept francs à prendre.

AMÉLIE. — Qu'avez-vous vendu ?

JOSEPH. — Une crèche.

AMÉLIE. — La crèche ?

JOSEPH. — C'est vrai, il n'y en avait qu'une.

AMÉLIE. — Et elle est là depuis dix ans. Qui l'a achetée ?

JOSEPH. — Je crois que c'est le receveur des postes.

AMÉLIE. — Sûrement pas. Il est franc-maçon.

JOSEPH. — C'est bien possible. Il était venu pour une panoplie.

AMÉLIE. — Et vous l'avez persuadé d'acheter une crèche. C'est un miracle.

JOSEPH. — Non, madame. Seulement, il n'y avait pas de panoplie.

Amélie lui a donné la monnaie. Il repart.

AMÉLIE, *à Jules.* — Il y a beaucoup de gens comme vous au...

JULES. — Au bagne ? Oh, madame, c'est un monde comme tous les mondes, mélangé.

AMÉLIE. — Et vous êtes tous aussi... actifs ?

JULES. — On nous a envoyés ici, précisément, pour être, comme vous dites, actifs.

AMÉLIE. — Mais pas pour vendre des crèches ni soigner des enfants évanouies.

JULES. — En effet. Excusez-nous. Ça nous a échappé.

JOSEPH, *revenant.* — Voilà. Il est ravi, le receveur. Il a pris une étoile en plus. Dix centimes *(Il les lui donne.)* On s'en va ?

JULES. — Oh, oui. *(A Alfred, qui, depuis le début de la scène, a été silencieux et rêveur.)* Hé, tu entends ?

ALFRED. — Oui. Oui. *(Il prend la petite boîte, passe près d'Amélie.)* Pardon.

AMÉLIE. — Oh, qu'est-ce que vous avez là ? Un serpent ! Quelle horreur.

ALFRED. — Mais non, il a toujours été très gentil avec nous.

JOSEPH. — Oui, c'est un petit serpent. Un serpent-minute.

AMÉLIE. — Vous l'avez attrapé en travaillant dans les bois ?

JULES. — Exactement. Un garde nous surveillait, qui n'était pas très, très agréable. Il se mettait à l'ombre, sous un arbre, toujours. Ce petit animal lui est tombé dans le cou...

JOSEPH. — Tout à fait par hasard, d'ailleurs.

ALFRED. — Depuis, on est inséparables. On l'a appelé Adolphe.

AMÉLIE. — Je ne comprends pas.

JULES. — C'est une histoire de la forêt, madame. Je reconnais que dans un salon elle n'a aucun sens. Allons...

Ils font tous trois un mouvement vers la porte. Mais Alfred s'immobilise presque tout de suite, comme s'il avait entendu quelque chose.

ALFRED. — Une seconde.

Il disparaît rapidement dans la direction de la chambre d'Isabelle.

AMÉLIE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

JULES. — Cette fois-ci, allez voir aussi.

Amélie sort rapidement.

JULES. — Ça doit être du côté de la gamine. Tu avais entendu quelque chose ?

JOSEPH. — Non. Et toi ?

JULES. — Rien non plus.

AMÉLIE, *revenant.* — Isabelle n'est plus dans sa chambre et sa fenêtre est ouverte.

JULES. — Elle donne sur quoi, la fenêtre ?

AMÉLIE. — Le jardin, la campagne... mon Dieu...

JULES. — Quoi ?

AMÉLIE. — Le fleuve... au bout du petit chemin.

JULES. — Hein ? *(Il va pour sortir.)* Non. *(Il monte rapidement à l'échelle.)* Attendez. *(Il regarde par la lucarne.)* Non. Tout va bien. Elle n'est pas loin.

AMÉLIE. — Il faut...

JULES. — La rattraper ? Bien sûr. C'est fait.

AMÉLIE. — Votre... camarade ?

JULES. — Oui. *(Il regarde et rit.)* Voilà. Oh *(Il rit encore.)* Oh, il y a du sport.

AMÉLIE. — Du sport ?

JULES. — Oui. Elle ne veut pas revenir, n'est-ce pas ?

AMÉLIE. — J'y vais.

JULES. — Non. Inutile. Il lui explique. Oh, il lui explique très bien. *(Il rit.)* Là. Ça y est. Elle a compris.

AMÉLIE. — Vous croyez ?

JULES. — Je vous jure qu'elle ne songe plus... qu'elle ne songe plus à rien.

AMÉLIE. — Il a su lui dire ?

JULES. — Oui. Elle m'a même paru très frappée.

Il rit encore. A partir de ce moment, Joseph met un peu d'ordre partout, et classe même divers papiers qui se trouvent dans un coin.

AMÉLIE, *à Jules.* — Vous riez ? Je ne comprends pas.

JULES. — Ce sont les arguments de notre jeune camarade qui me font rire. Il a un droit très... persuasif.

AMÉLIE. — Hein ?

JULES. — Bah, vous savez ce qu'on fait pour sauver les noyés ? Evidemment, elle n'était pas encore dans l'eau, mais c'était tout de même le plus simple.

ALFRED, *il paraît en se tamponnant le visage.* — Voilà. Elle est sur son lit, certainement tranquille pour un moment.

AMÉLIE. — Vous êtes blessé ?

ALFRED. — Un coup de griffe, dans le feu de la discussion. Ne vous inquiétez pas.

AMÉLIE. — Laissez-moi vous mettre un peu de teinture d'iode. Il faut faire attention, ici. Les moindres blessures s'enveniment.

Elle prend un flacon dans un tiroir et met une grosse tache de teinture d'iode sur la joue d'Alfred. Félix paraît, venant du magasin. Il trouve donc Amélie soignant Alfred, sous l'œil de Jules, pendant que Joseph continue à classer des papiers d'affaires.

FÉLIX. — Voilà... Oh...

AMÉLIE. — Ah, c'est toi, Félix ! Oh, je suis bien contente.

FÉLIX. — Que se passe-t-il ? Il est tombé du toit ?

AMÉLIE. — Non. *(Elle en a fini avec Alfred.)* Voilà. Je vais te dire.

FÉLIX, *à Joseph.* — Et vous, qu'est-ce que vous faites dans mes papiers ?

JOSEPH. — Pardon. je mettais un peu d'ordre.

FÉLIX. — Hein ?

AMÉLIE. — Ne te fâches pas, Félix. Si tu savais...

FÉLIX. — Je ne demande que ça.

AMÉLIE. — Imagines...

ALFRED, *le coupant.* — Je n'ai peut-être pas tapé aussi fort que ça. Vous devriez aller voir.

FÉLIX. — Tapé sur quoi, voir quoi ?

AMÉLIE. — Isabelle.

FÉLIX. — Hein ?

AMÉLIE, *à Alfred.* — J'y vais. *(A Félix :)* Viens avec moi, je t'expliquerai.

FÉLIX. — Tu m'obligeras.

AMÉLIE, *aux trois types.* — Mais ne partez pas avant que nous revenions. Je veux que mon mari vous remercie.

FÉLIX. — Que je...

AMÉLIE. — Oui. Tu vas savoir. Viens, Félix.

Elle sort avec Félix.

JULES. — F...tons le camp.

JOSEPH, *sans enthousiasme.* — Oui.

ALFRED, *avec un geste dans la direction d'Amélie, qui vient de sortir.* — On peut attendre... une minute.

JULES. — Qu'est-ce que tu espères ?

ALFRED, *après une courte réflexion.* — C'est vrai.

JOSEPH. — Le fait est que ça n'est pas bon à la santé, une petite fille comme celle-là qui se noie.

ALFRED. — Elle ne s'est pas noyée.

JOSEPH. — Je parle de ta santé à toi.

ALFRED. — C'est fin. *(Un temps.)* D'ailleurs, tu as raison. *(Toujours à Joseph, mais avec un geste vers Jules :)* Remarques que, comme il dit, il ne peut rien arriver. Tout ça, c'est une récréation, comme quand on était gosse. La cloche a bien le temps de sonner.

JULES. — Juste. Où on est, c'est même le seul avantage : il n'y a plus à s'inquiéter. Quelquefois, je me dis même que je n'ai jamais été si libre. *(Sonnerie au magasin.)* Tiens, un client pour toi. *(Hésitation chez Joseph.)* Vas-y encore, si ça t'amuse.

Joseph sort.

ALFRED. — C'est vrai que ça l'amuse.

JULES. — Et toi, qu'est-ce qui t'amuse ici ?

ALFRED. — Et toi ?

JULES. — C'est ce sacré jour de Noël qui me fait un peu peur.

ALFRED. — Si les embêtements des autres t'amusent, j'ai l'impression qu'on est bien tombé ici.

FÉLIX, *arrivant.* — Ma femme vient de me dire.. Tiens, vous n'êtes plus que deux ?

Joseph arrive de la boutique, ferme la porte derrière lui : il a sur le bras une veste de toile blanche.

FÉLIX. — Qu'est-ce que c'est ?

JOSEPH. — Un commis des douanes. Il voudrait la taille en dessous.

FÉLIX. — Je ne l'ai pas.

JOSEPH. — Je sais. J'ai dit que j'allais voir dans la réserve.

FÉLIX. — La réserve ?

JOSEPH. — Je vais lui rapporter la même, naturellement.

FÉLIX. — Hein ?

JOSEPH. — On ne vend jamais un objet. On vend une histoire. *(Rouvrant la porte, au client invisible :)* Vous avez de la chance...

Il sort.

FÉLIX. — Il est fou.

Il va sortir derrière Joseph.

JULES, *l'arrêtant.* — Il est parfait. Laissez. Vous disiez ?

FÉLIX. — Je ne sais plus. Je... Ah, oui. Ma femme m'a dit... Je veux vous remercier. Je voudrais surtout pouvoir faire quelque chose à mon tour...

JULES. — Vous êtes bien gentil. C'est difficile.

ALFRED. — Très difficile.

FÉLIX. — Je m'en doute. *(Un temps d'hésitation.)* Ma femme avait bien pensé... mais c'est une idée de femme...

JULES. — Elles ont quelquefois de bonnes idées.

FÉLIX. — Et puis, c'est certainement impossible.

JULES. — A quoi a pensé Mme Ducotel ?

FÉLIX. — Je vous dis que c'est impossible. Elle avait pensé que si vous aviez voulu... et pu passer la soirée ici... pas avec nous, mais enfin, ailleurs que là-bas. Comme c'est Noël, n'est-ce pas ?...

JULES. — C'est une très gentille idée.

FÉLIX. — Mais je sais bien qu'on doit vous attendre.

JULES. — Evidemment.

FÉLIX. — Vous devez certainement faire

l'objet d'un appel, et si vous n'y étiez pas, vous auriez certainement des ennuis.

ALFRED. — Du côté ennuis, vous savez, le plus gros est fait.

JULES. — C'est vrai. Et il est vrai aussi que, ce soir, ça fait envie d'être dans une maison, une vraie.

FÉLIX. — Ce n'est peut-être pas un service à vous rendre ?

JULES. — En effet, ce ne sera sans doute qu'une charité.

Court silence étonné de la part de Félix, ému de la part de Jules et d'Alfred.

JOSEPH, *revenant.* — Voilà. S'il ne la boutonne pas et s'il ne met rien dans les poches, elle lui va parfaitement, cette veste.

FÉLIX. — Il l'a prise ?

JOSEPH. — Oui. Avec un flacon de détachant pour enlever les taches qu'ont fait les boutons métalliques.

FÉLIX. — Ah, il a vu les taches ?

JOSEPH. — C'est moi qui les lui ai fait remarquer pour expliquer le prix exceptionnel.

FÉLIX. — Le prix...

JOSEPH. — Tout homme, donc tout client, aime l'exception qui l'élève au-dessus du commun. Il faut satisfaire ce goût. Au prix normal de 27 francs, cette veste était difficile à vendre. Mais au prix exceptionnel de 27 francs, ce fut un jeu d'enfant.

JULES. — Dis donc, M^me^ Ducotel nous propose de rester ce soir.

FÉLIX, *tout de même un peu inquiet.* — C'est-à-dire...

JOSEPH. — Je vous donne un coup de main jusqu'à la fermeture. Il faut, ce soir, rester ouvert tard.

FÉLIX. — Je n'ai rien pour vous loger.

ALFRED. — Vous ne pensez pas qu'on dormira ?

JULES. — Un fauteuil, même simili Voltaire ; un buffet, même Henri II, ça nous fait quelque chose, imaginez-vous ?

JOSEPH. — Et un client qui dit « Merci », même par inadvertance... *(Sonnerie au magasin.)* Encore !... Vous avez une très belle affaire, dites-moi.

Il sort précipitamment.

FÉLIX. — Je vous suis. *(Incertain, aux deux autres :)* Alors ?...

ALFRED. — Merci. *(Il le pousse dans le magasin.)* Merci. *(Félix sort.)* Excellent homme. Vas voir la cuisine. Personne n'a l'air de s'intéresser au Réveillon. Moi, je mets le couvert.

JULES. — Moi, je vais acheter un poulet. *(Etonnement muet d'Alfred. Jules, avec un jeu significatif de la main :)* Acheter un poulet...

Il sort. Alfred ouvre le buffet, prend ce qu'il faut pour mettre le couvert. Paraît Isabelle, chapeautée, un petit bagage à la main.

ISABELLE. — Vous êtes encore là ? *(Geste d'Alfred pour dire : « Vous voyez »)* Et qu'est-ce que vous faites ?

ALFRED. — Votre père a eu l'amabilité de nous permettre de passer la soirée ici. J'essaie de me rendre utile.

ISABELLE. — Et vous êtes libres ainsi d'accepter des invitations ? Vous n'allez pas avoir des ennuis demain matin ?

ALFRED. — Si. Mais — pardonnez-moi — c'est notre affaire.

ISABELLE. — Etait-ce aussi votre affaire de vous occuper de moi avec cette persistance ?

ALFRED. — C'est une vieille tradition dans ma famille d'empêcher les jeunes filles de se noyer.

ISABELLE. — Ça ne vous paraît pas indiscret ?

ALFRED. — C'est indiscret, mais c'est machinal. Pardon.

ISABELLE. — Et ça ne sert à rien. *(Mouvement d'Alfred.)* Non. Je ne vais pas recommencer, mais vous voyez ? — je vais partir.

ALFRED. — Partir ?

ISABELLE. — En tous cas, tout de suite le couvent des Dominicaines. Après, je verrai.

ALFRED. — C'est idiot.

ISABELLE. — Ce l'est aussi de mettre mon couvert. Je ne dînerai pas.

ALFRED. — Un soir de Noël ?

ISABELLE. — Je veux partir ce soir.

ALFRED. — Vous ne voulez pas voir quelqu'un qui va arriver ?

ISABELLE. — Hein ? Comment savez-vous ?

ALFRED. — De là-haut, on entend tout.

ISABELLE. — C'est agréable.

ALFRED. — Non. *(Un temps de réflexion.)* Dites-donc, il vient de loin, le quelqu'un ?—

ISABELLE, *éclatant, mais pas très méchamment.* — Mais, à la fin, vous rendez-vous compte que nous parlons depuis cinq minutes comme si...

ALFRED. — Comme si ?

ISABELLE, *se rattrapant.* — Comme si ce qui m'arrive vous regardait.

ALFRED, *malin et la prenant par les sentiments.* — C'est ma tenue qui ne vous plaît pas ?

ISABELLE. — Non. Elle doit même être commode.

A ce moment Jules revient, un poulet caché sous sa vareuse.

JULES. — Oui, très commode !

Il passe.

ISABELLE, *à Alfred.* — Qu'est-ce que vous pensiez ?

ALFRED. — Si ce quelqu'un que vous fuyez vient de loin, pourquoi fait-il ce voyage ? *(Etonnement d'Isabelle.)* Oui, pourquoi le fait-il s'il a quelque chose à se faire reprocher ?

ISABELLE. — Je n'avais pas pensé à cela, en effet.

ALFRED. — Passez-moi l'expression. On ne fait pas 6.000 kilomètres pour se faire eng...

ISABELLE. — On l'a forcé à faire ce voyage.

ALFRED. — C'est possible. Mais il est possible aussi que ce soit l'autre chose qu'on l'ait forcé à faire.

ISABELLE. — L'autre chose ?

ALFRED. — Celle que vous lui reprochez.

ISABELLE. — Vous savez aussi ?

ALFRED. — Je vous dis : on entendait très bien. Et puis on a lu la lettre.

ISABELLE. — Oh !

ALFRED. — C'était énervant de savoir à moitié.

ISABELLE. — C'est incroyable ! Vous êtes incroyable.

ALFRED, *continuant sans s'inquiéter.* — Et, alors, il viendrait au contraire pour se faire pardonner, et, naturellement, pour... pour arranger les choses...

ISABELLE, *voulant le croire, mais résistant.* — Ce n'est pas possible.

ALFRED. — Ce n'est pas impossible.

ISABELLE. — Vous le croyez vraiment ?

ALFRED. — En mettant tout au pire, j'attendrais qu'il soit là pour désespérer. Enfin, voyons : trente jours de mer pour recevoir des gifles, ce n'est pas logique.

ISABELLE. — Je ne l'aurais pas giflé.

ALFRED. — Bien sûr. Les gifles, ce n'est pas grave, au contraire.

A ce moment Jules passe à nouveau, venant de la cuisine.

JULES. — Vous me croirez si vous voulez : il n'y a pas de poivre à la cuisine. A Cayenne !

Il sort.

ISABELLE. — Je voudrais tellement vous croire.

ALFRED. — Ne vous gênez pas. Alors, je le mets, ce couvert ?

ISABELLE. — Evidemment ! en y songeant bien, ce n'est pas bête, ce que vous dites.

ALFRED. — Merci. Mais voulez-vous qu'on fasse pile ou face avec l'assiette ? Face, vous restez. Pile, vous ne restez pas.

Il esquisse le geste de lancer l'assiette en l'air.

ISABELLE. — Non. *(Un temps.)* Non. Je vous crois. Je veux être heureuse. Je veux que vous ayez raison.

ALFRED, *posant l'assiette.* — Voilà une assiette qui l'a échappé belle. Et maintenant, si vous permettez... chapeau... *(Elle lui donne son chapeau.)* Valise... *(Il prend la valise.)* Ce soir n'est pas un soir à valise.

Il sort avec l'un et l'autre. Isabelle, restée seule, a une grande inspiration heureuse. Elle est convaincue, maintenant. Elle ouvre la porte du magasin et appelle.

ISABELLE. — Papa...

AMÉLIE, *paraissant à l'autre porte.* — Isabelle...

ISABELLE. — Oh ! maman...

FÉLIX, — Mon petit...

ISABELLE. — Non. Vous ne rêvez pas, et je ne suis pas folle. C'est tout à l'heure que je l'étais.

AMÉLIE. — Ah ?

ISABELLE. — Je n'avais pas compris.

FÉLIX. — Ah ?

ISABELLE. — Et c'est maintenant vous qui ne comprenez pas. C'est pourtant, je crois, facile. Je vous expliquerai.

FÉLIX. — Oui.

AMÉLIE. — Si tu veux bien.

ISABELLE. — Pendant le dîner, je vous dirai. Parce que nous allons faire un bon dîner. Un vrai réveillon. Vous voulez bien ?

FÉLIX. — Naturellement.

AMÉLIE. — Si on pouvait savoir seulement à quoi nous devons ce... ce changement.

ISABELLE. — A quoi, ce serait trop long ; à qui, je peux le dire tout de suite. C'est le... le garçon qui mettait le couvert qui m'a expliqué...

FÉLIX. — Le... qui t'a expliqué ? Expliqué quoi ?

ISABELLE. — Que nous n'avions peut-être rien compris.

FÉLIX. — Moi, je continue. Et toi, Amélie ?

AMÉLIE. — Isabelle est contente, Félix. On comprendra sûrement un jour ou l'autre. On a le temps.

ISABELLE. — Oui, je suis contente. Je le suis comme on doit l'être un soir de Noël. Un soir avec neige, dinde et sapin.

FÉLIX. — Oui ? Alors, à propos de sapin, puisque ce Noël semble devoir, contre toute attente, être un vrai Noël, tiens... j'ai fait venir cette caisse de France.

ISABELLE. — Qu'est-ce que c'est ?

FÉLIX. — Un peu de patience. *(Alfred paraît.)* Tenez, mon ami, pouvez-vous « aussi » ouvrir cette caisse ?

ALFRED. — Vous avez un ciseau ?

FÉLIX. — Là, dans ce tiroir.

AMÉLIE. — Si je comprends bien, il y a un réveillon en l'air. Je vais faire un peu de cuisine.

Elle sort.

JOSEPH, *entrant.* — Qu'est-ce que tu fais là ? *(Alfred sort un sapin de la caisse.)* Oh...

ISABELLE. — Oh, papa, qu'il est joli...

A ce moment, on entend un air d'harmonica.

FÉLIX. — Encore cet harmonica... C'est comme un reproche de n'avoir jamais pu vendre le mien.

JOSEPH. — Vous en aviez un ?

FÉLIX. — Oui. Tenez. *(Il ouvre une boîte.)* Oh...

JOSEPH. — Pardon.

Il sort rapidement.

AMÉLIE, *revenant.* — Félix, il y a déjà un poulet au feu. D'où vient-il ?

FÉLIX. — Demande-le-lui.

AMÉLIE. — Oh...

Elle repart.

Joseph revient, traînant le Noir.

LE NOIR. — Je te jure qu'il est à moi.

JOSEPH, *montrant un harmonica à Félix.* — Ce n'est pas votre harmonica ?

FÉLIX. — Si, mais...

LE NOIR. — Sur la tête de mon père...

JOSEPH. — Et cette bague ? *(Il regarde une bague au doigt du noir.)* Elle est belle, dis donc...

LE NOIR. — C'est une pépite que j'ai trouvée.

JOSEPH. — Comme l'harmonica. Donne. *(Il lui prend la bague. A Félix, en lui donnant la bague :)* Voyez caisse.

FÉLIX. — Mais...

JOSEPH. — Par exemple, il a droit à la boîte. *(Il la donne au Noir.)* Voilà.

LE NOIR. — Ouille, ouille, ouille, qu'est-ce qui m'arrive ?

JOSEPH. — Tu achètes un harmonica, c'est tout. Et maintenant, tu vas dans le jardin et tu joues.

LE NOIR. — Je joue ?

JOSEPH. — Tu joues jusqu'à ce qu'on te dise de t'arrêter. Et des airs de Noël, rien que des airs de Noël. Allez, f... le camp.

Le Noir sort, terrorisé.

FÉLIX. — On ne peut pas faire ça.

JOSEPH. — Mais si. *(On entend le Noir jouer.)* Il a des dispositions. Ç'aurait été dommage qu'il ne puisse pas se l'offrir, son orgue.

Pendant ce temps, Alfred et Isabelle ont dressé le sapin. Jules entre avec quelques fleurs saugrenues.

JULES. — Je trouve qu'ici les fleurs ont l'air idiot. *(Apercevant le sapin :)* Oh...

AMÉLIE, *à la cantonade.* — Félix, apporte-moi une bouteille de vin blanc.

FÉLIX. — Voilà.

Il prend une bouteille et sort.

ALFRED. — On le met sur la table ?

ISABELLE. — Oui. *(Alfred et Joseph portent le sapin.)* Attention. *(A Jules :)* Vous avez vu ? Il y a des étoiles et des cheveux de comète et trois petits anges comme dans la chanson.

JULES. — La chanson ?

ISABELLE. — Vous savez bien : « Trois anges sont venus ce soir »

JULES. — Ah oui.

ISABELLE. — Seulement, ils ont mal supporté le voyage, mes anges. Leurs ailes sont un peu chiffonnées.

JULES. — Ils sont même complètement déplumés.

ISABELLE. — Ça ne fait rien. Après tout, les anges n'ont peut-être pas d'ailes. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

LES TROIS TYPES, *ensemble.* — C'est bien possible.

RIDEAU

ACTE II

Au lever du rideau, il fait grand nuit dehors, mais la scène est gaiement éclairée par le lustre et l'arbre de Noël. L'échelle a disparu. Félix, Amélie et Isabelle finissent de dîner. L'harmonica joue « decrescendo », puis s'arrête, comme épuisé.

ISABELLE. — Le pauvre diable. Son envie d'harmonica a dû lui passer.

FÉLIX. — S'il n'avait pas bavé dedans depuis deux heures, je le lui aurais repris. Maintenant, c'est difficile.

AMÉLIE, *à Isabelle, qui a regardé une bouteille se trouvant sur la table, et s'est levée.* — Où vas-tu ?

ISABELLE. — Chercher trois verres. Il reste un peu de bourgogne. Je voudrais le faire goûter à nos trois invités.

AMÉLIE. — Tu crois que c'est indispensable ?

ISABELLE. — Pourquoi pas ? Après tout, s'ils vous inquiètent tant il ne fallait pas leur dire de rester ce soir.

FÉLIX. — Je le regrette un peu pour être franc.

ISABELLE. — Là, tu as tort, mon petit papa. Ils sont gentils comme tout.

AMÉLIE. — Gentils... Voilà un qualificatif que je n'aurais pas trouvé. Disons convenables, tout au plus. Mais n'oublions tout de même pas ce qu'ils ont fait.

ISABELLE. — On n'en sait rien. On n'a rien à oublier.

AMÉLIE. — Ça vaut mieux, sans doute.

ISABELLE. — D'ailleurs, je ne peux pas m'imaginer qu'ils aient fait des choses bien graves.

FÉLIX. — Ma petite fille, si chacun avait sa vie racontée sur sa figure, on ne vendrait pas beaucoup de miroirs. Ceci dit, si ça te fait plaisir d'offrir à ces hommes un verre de bourgogne et un sourire, je ne te le refuserai pas. J'ai peur seulement, que ce ne soit pas un service à leur rendre.

ISABELLE. — Mon Dieu, n'allons pas chercher si loin. Je les appelle. *(Elle va à la porte du jardin.)* Tiens, je pense là qu'on ne leur a pas demandé leurs noms. Ohoh... Ohoh... *(Les trois types entrant, Isabelle remplit les verres.)* Ah, dites-moi d'abord : il y a une chose que je voudrais savoir. *(Légère inquiétude chez les trois types.)* Oh, rien de grave ! Comment vous appelez-vous ?

ALFRED. — Comment nous nous appelons ?

ISABELLE. — Ou comment on vous appelle si vous préférez.

JULES. — On préfère.

ALFRED. — Et alors, c'est très simple...

JULES, *montrant un numéro sur sa vareuse.* — 6.817.

JOSEPH. — Moi... *(Il ne trouve pas.)* C'est incroyable, c'est le seul chiffre que je ne puisse pas me rappeler. *(Il regarde.)* 3.011.

ALFRED. — Moi...

ISABELLE, *interrompant Alfred.* — Ce n'est pas possible. Vous avez bien de vrais noms. C'est trop triste un numéro. *(A Alfred :)* Tenez, vous, vous avez l'air de vous appeler...

ALFRED. — Ne cherchez pas. Si vous n'avez pas la mémoire des chiffres, disons, pour moi... n'importe... Alfred.

JULES. — Moi Jules.

JOSEPH. — Joseph, si vous voulez.

ISABELLE. — Ce ne sont pas de très jolis noms.

ALFRED. — Pour une nuit, ils suffiront.

ISABELLE. — Comment, une nuit ? Ah oui. C'est vrai.

Un temps très court.

AMÉLIE, *pour interrompre la conversation qui s'engage.* — Isabelle...

Elle montre les verres.

ISABELLE. — Hein ? Ah oui. *(Aux trois types :)* Tenez : c'est pour vous.

JULES. — Oh...

Ils ne se servent pas. Ils se taisent un instant.

ISABELLE. — Eh bien, servez-vous. Non ? Je vous sers... *(Elle leur donne à chacun un verre. Amélie a esquissé un geste de protestation, trop tard.)* Voilà. Et maintenant, je bois avec vous. Je bois...

JULES. — A rien. Il ne faut boire à rien. C'est bien mieux.

Ils boivent.

JULES. — Richebourg.

JOSEPH. — 1883.

ALFRED. — Moi je n'y connais rien, mais je la trouve très comestible *(Ils reposent leurs verres.)* Merci. Maintenant, si vous le permettez, je débarrasse la table. *(Il charge Jules et Joseph.)* A droite, droite. En avant, marche. Une deux, une deux !

JULES. — C'est fin !

Ils sortent tous les trois.

ISABELLE. — Ils sont amusants.

AMÉLIE. — Je dois reconnaître qu'on s'y fait. Moi qui avais peur d'avoir peur, au fond, Je n'ai pas tellement peur.

FÉLIX. — Alors, ça ne t'ennuie pas qu'ils passent la nuit ici ?

AMÉLIE. — Mais non. Ils sont un peu inatten-

dus comme anges gardiens, voilà tout. L'important est qu'ils soient envolés à l'arrivée de Juste. Il ne comprendrait pas du tout la situation. Là dessus, allons nous coucher.

ISABELLE. — J'éteins mon arbre et je vous suis.

Félix et Amélie sortent. Isabelle éteint une bougie. Alfred revient.

ALFRED. — Vous pouvez aller vous coucher. Je vais l'éteindre.

ISABELLE. — Merci. *(Il éteint une première bougie en la pinçant avec ses doigts.)* Oh, vous allez vous brûler. Vous vous entraînez pour l'enfer ?

ALFRED. — Oui.

ISABELLE, *au moment de sortir, elle se retourne, elle ne peut plus résister.* — Dites-moi, euh... Alfred...

ALFRED. — Oui.

ISABELLE. — Je ne peux plus résister : il faut que je vous pose une question. Je suis sûre, d'ailleurs, que la réponse sera une bonne surprise. Voilà : *(Une dernière hésitation.)* pourquoi êtes-vous...

ALFRED. — Au bagne ? *(Isabelle fait un signe affirmatif. Un temps.)* Je crois que vous n'allez pas avoir une bonne surprise.

ISABELLE. — Ce n'est pas une histoire politique ou une erreur judicaire ?

ALFRED. — Non, non. Pas du tout.

ISABELLE. — Vous avez volé ? Vous aviez faim ?

ALFRED. — Non. C'est dans les livres qu'on voit d'honnêtes voleurs voler des miches de pain. Moi, c'étaient des bijoux, de l'argent, des titres.

ISABELLE. — Ah...

ALFRED. — Et puis, je n'ai pas seulement volé.

ISABELLE. — Oui...

ALFRED. — Vous voyez. La surprise n'est pas bonne.

ISABELLE. — C'est affreux. Et qui avez-vous...

ALFRED. — Un oncle. Un vieil oncle. Chevalier de la Légion d'Honneur.

ISABELLE. — Oh, comment avez-vous pu...

ALFRED. — Avec un tisonnier, mademoiselle...

Il éteint une dernière bougie.

ISABELLE. — Oh... *(Elle le regarde.)* Oh...

Elle s'enfuit. Alfred a eu un geste, comme pour la retenir ou lui expliquer. En vain. Il hausse les épaules. A ce moment, on entend frapper à l'extérieur de la boutique, et, en même temps, paraissent Jules et Joseph.

JULES. — Je crois qu'on sonne à la grille du parc. Seraient-ce les Rois Mages ?

JOSEPH. — Je vais voir.

Il sort en laissant la porte ouverte. On entend immédiatement :

UNE VOIX, *furieuse.* — Ah, nom de D... de nom de D...

ALFRED. — Ce ne sont pas les Rois Mages.

Bruits de pas lourds, puis paraissent Jules Trochard et Paul Cassagnon. Tenues de voyage légères. En voyant Jules et Alfred, ils ont un sursaut. Ils se retournent, découvrent que Joseph est pareil à ses camarades. Ils ont un sursaut.

JUSTE. — Oh... Il faisait noir dans la boutique. Je n'avais pas vu...

PAUL. — Moi non plus, mon oncle.

Félix paraît.

FÉLIX. — J'ai entendu... *(Apercevant les nouveaux venus :)* Juste !

JUSTE. — Mon cher Félix...

FÉLIX. — Et vous étiez là ?

Geste d'impuissance des trois types.

JUSTE. — Oui. C'est une réception dont je me souviendrai. Vingt-quatre heures en rade dans un bateau surchauffé. J'en sors à grand peine pour être reçu par une délégation du bagne. Mes compliments pour la domesticité.

FÉLIX. — Ma domesticité ?

JUSTE, *ironique.* — Ce ne sont pas des amis, je pense ? Tu ne les avais pas invités pour le réveillon ?

FÉLIX. — Non... évidemment. Je suis désolé...

JUSTE. — Tu es toujours désolé et inefficace. Tu n'as pas changé. N'en parlons plus. Tu connais Paul, naturellement.

FÉLIX. — Oui.

Il serre la main de Paul.

JUSTE, *sur le ton de la formalité.* — Amélie va bien ? Isabelle ?

FÉLIX. — Parfaitement.

JUSTE. — A merveille ! Eh bien, ce tribut rendu à l'amitié, passons aux choses sérieuses. Veux-tu faire porter ces bagages dans nos chambres ?

FÉLIX. — Certainement. Euh...

ALFRED. — Oui, monsieur.

Il prend les valises.

JUSTE, *à Paul.* — Tu vas aller avec eux. Et ferme la porte à clé, c'est un conseil. *(A Félix :)* Je ne suis pas plus peureux qu'un autre, mais ils sont sinistres. Je pense que tu es constamment armé ?

FÉLIX. — Non.

JUSTE. — Moi, je dormirai mon pistolet à la main. Qu'on se le dise. *(Aux trois forçats :)* Vous pouvez disposer.

JULES. — Ces messieurs mangeront quelque chose ?

JUSTE. — C'est toi qui fais la cuisine ?

FÉLIX. — Oui, et très bien. Il nous a fait ce soir un poulet aux amandes.

JUSTE. — Un poulet aux amandes ? Mes compliments. Les affaires doivent marcher ?

FÉLIX. — Oh...

JUSTE. — A moins que tu ne saches pas plus ici qu'en France ajuster la dépense à la recette.

JULES. — Les poulets, ici, ne sont pas chers.

JUSTE. — De quoi te mêles-tu ? Quelques fruits me suffiront. La frugalité fait les maisons prospères.

JULES. — Bien. *(A Paul :)* Et Monsieur non plus ne mangera rien d'autre ?

PAUL. — Moi...

JUSTE. — Si tu as envie de quelque chose, qu'on te le porte dans ta chambre.

PAUL. — Mais...

JUSTE. — Je veux, dès ce soir, préciser certaines choses, tu sais lesquelles ?

PAUL. — Oui, mon oncle.

JUSTE. — Il est préférable que tu ne te montres que plus tard.

PAUL. — Certainement, mon oncle. Bonsoir, mon oncle. *(A Félix :)* Bonsoir, monsieur.

FÉLIX, *il a regardé attentivement Paul pendant cette scène.* — Bonsoir, mon ami.

Paul sort avec les bagages et Alfred. Joseph et Jules sont toujours là, contemplant Juste comme une bête curieuse.

JUSTE. — Et vous, si ça ne vous fait rien... *(Joseph et Jules, après un regard hostile, se retirent silencieusement.)* Ils ont des têtes d'assassins tes larbins, Félix. Tu ne trouves pas ?

FÉLIX. — Non. Pour de vrais assassins, je les trouve même très convenables. *(Au même moment, paraissent Isabelle et Amélie.)* Ah, voici...

AMÉLIE. — Bonjour, Juste.

ISABELLE. — Bonjour, mon oncle. Avez-vous fait bon voyage ?

JUSTE. — C'est une plaisanterie, je pense ?

ISABELLE. — Oh !

JUSTE. — Ou alors, tu es une petite sotte.

FÉLIX. — Elle n'a pas réfléchi.

JUSTE. — C'est sans importance. Mais à propos, j'ai envoyé Paul se coucher pour pouvoir tout de suite mettre les points sur les i ; comme je l'ai fait déjà dans ma lettre. Je n'ai pas entrepris ce voyage pour mon plaisir. J'entends, au moins, qu'on ne me fatigue pas avec des sornettes.

ISABELLE. — Mais, mon cousin...

JUSTE. — Il n'y a pas de « mais ». Je sais la petite histoire avec Paul, et je te dirai même que je trouve ça amusant. Mais chaque chose en son temps et chacun à sa place. Tu as un minois, comme on dit, c'est parfait, mais ça ne fait pas bouillir la soupe. En tout cas ça ne fera pas bouillir celle de Paul. D'ailleurs, je l'ai fiancé, comme tu sais. Avec les bateaux du père Audibert et mes petites affaires à moi, qui ne vont pas mal, ce sera quelqu'un plus tard. Voilà. Plus un mot là-dessus.

FÉLIX. — Cependant, Juste, si ces enfants...

JUSTE. — J'ai dit : plus un mot. Ah, remarquez que je vous comprends : et même, je vous approuve. Il faut se défendre dans la vie.

FÉLIX. — Juste !

JUSTE. — C'est que ça serait un beau rêve, hein, les millions du cousin Juste !

ISABELLE. — Oh !

JUSTE. — Ne protestez pas. Je vous dis que je trouve ça très bien. Là-dessus, Amélie, et toi, Isabelle, vous pouvez aller vous recoucher. Nous avons à parler, Félix et moi.

FÉLIX. — Il est déjà tard, mon cher Juste.

JUSTE. — Tu n'as pas sommeil ? *(Sans attendre la réponse :)* Moi non plus. J'ai beaucoup dormi sur le bateau.

AMÉLIE. — Eh bien... bonsoir, Juste. *(A Isabelle :)* Viens, mon petit.

Amélie et Isabelle sortent.

JUSTE. — Qu'est-ce qu'elle a, Isabelle ? On ne l'entend pas.

FÉLIX. — Elle est sensible, tu sais ? Tu l'as peut-être un peu secouée.

JUSTE. — Mon pauvre ami, tu as beau avoir deux femmes chez toi. Tu ne sais pas leur parler.

FÉLIX. — Oui. C'est dommage que, toi qui sais, tu n'en aies pas.

JUSTE. — Ne t'apitoies pas sur moi : c'est grotesque, je t'assure. Enfin, passons. Tu es content ici ?

FÉLIX. — Le pays est très intéressant.

JUSTE. — Je ne te parle pas du pays. Je te parle des affaires.

FÉLIX. — Il est certain que cette première année a été une année d'acclimatation.

JUSTE. — D'acclimatation ?

FÉLIX. — Oui. De mise en train, si tu préfères.

JUSTE. — Vendre des chemises ici ou au Havre, je ne vois pas de différence, ni qu'il y ait besoin, comme tu dis, d'acclimatation.

FÉLIX. — Tout de même !

JUSTE. — A moins que, par acclimatation, il ne faille entendre négligence.

FÉLIX. — Oh, Juste !

JUSTE. — Et, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je pose la question. La réponse, je la connais. Et si je suis ici, c'est bien à cause de tes courriers irréguliers et incomplets.

FÉLIX. — Je t'assure...

JUSTE. — Non. Nous verrons tout cela demain. Ce soir, cependant, j'aimerais me coucher rassuré sur quelques points. Le chiffre du mois dernier, d'abord ?

FÉLIX. — Le chiffre du mois dernier ? *(Joseph paraît, apportant des fruits.)* Je ne sais pas si on les a totalisé...

JUSTE. — Le 24 décembre, novembre n'est pas arrêté ?

JOSEPH. — Si, monsieur, vous pensez bien...

Félix marque une surprise muette.

JUSTE. — Hein ? De quoi te mêles-tu ?

JOSEPH. — Je m'occupe du magasin, Monsieur.

JUSTE, *à Félix.* — Ah, c'est lui qui... bravo. Et il tient la caisse, sans doute ? Tu sais choisir tes collaborateurs. Mes compliments. *(A Joseph :)* Tu as été condamné pour vol ou pour assassinat ?

JOSEPH, *fermé.* — Nous avons fait 32.615 en novembre.

JUSTE. — Ah ?

JOSEPH. — Et 31.380 en octobre.

JUSTE. — C'est inouï que ce soit lui qui me dise ça.

JOSEPH. — C'est bien normal. M. Ducotel a tant de choses en tête.

JUSTE, *à Félix.* — Tu entends, Félix ? *(Il rit.)* De choses en tête ! Il est amusant. *(Sérieux :)* Autre chose ! Pas de crédit, j'espère ?

FÉLIX. — Oh...

Geste, il va dire : « Quelques-uns ».

JOSEPH, *le coupant encore.* — Vous pensez bien que non, monsieur. Comme dit M. Ducotel : à la colonie, faire crédit, c'est faire cadeau.

JUSTE, *étonné.* — Ah ? Tu dis ça ? Enfin, tu es peut-être un grand méconnu.

FÉLIX, *sceptique.* — Oh !

JUSTE. — Et rien de saillant, pas d'incidents depuis ton dernier courrier ?

FÉLIX. — D'incidents ?

JUSTE. — De vols, par exemple. Je trouve miraculeux que dans ce pays, et en si bonne compagnie, tu n'aies pas été entièrement pillé.

FÉLIX. — Eh bien non, vois-tu. J'ai eu juste une petite histoire de montre... et puis des bouteilles de chartreuse.

JUSTE. — Ah... je savais bien.

FÉLIX. — Mais...

JOSEPH, *le coupant.* — Excusez-moi, monsieur, mais j'ai oublié de vous dire...

FÉLIX. — Hein ?

JOSEPH. — J'ai retrouvé la montre et les bouteilles.

FÉLIX. — Comment ?

JOSEPH. — La montre avait été remise, par erreur, avec les montres en plaqué, et la chartreuse livrée sans bon au Café de la Poste.

JUSTE. — Je m'aperçois que ton... collaborateur est plus au fait que toi de tes affaires. C'est un comble ! Quel pays... Enfin, nous verrons tout cela demain à l'inventaire.

FÉLIX. — Mais, demain, Juste, c'est Noël. Nous n'allons pas...

JUSTE. — Au contraire. Nous ne serons pas dérangés. C'est une occasion, et, à ne te rien cacher, je n'ai pas l'intention de finir mes jours ici. *(Coupant une protestation de Félix :)* J'ai dit demain. Et je souhaite pour toi que tout soit en ordre *(A Joseph, lui montrant sa valise :)* Portez ça dans ma chambre. *(Montrant la porte :)* C'est là que je dors ? Bon. *(A Félix :)* Demain, sept heures. Bonsoir.

Il entre dans sa chambre. Félix est resté seul un instant, donnant des signes d'un grand désarroi. Joseph revient tout de suite après avoir porté la valise.

FÉLIX. — Ah, vous...

JOSEPH. — Monsieur...

FÉLIX. — Etes-vous devenu fou ?

JOSEPH. — Moi ?

FÉLIX. — Je n'ai pas eu la présence d'esprit et le courage de vous contredire. Je ne sais, d'ailleurs, comment j'aurais fait. Mais demain, par votre faute, ce sera pire encore que je ne le craignais. Il ne suffira pas, en effet, de lancer des chiffres en l'air ou de dire qu'on a retrouvé une montre. Il faudra faire l'inventaire, montrer des livres...

JOSEPH. — Oh, les livres...

FÉLIX. — Quoi : oh, les livres ?

JOSEPH. — Nous avons la nuit pour y mettre un peu d'ordre.

FÉLIX. — Vous plaisantez ? D'ailleurs, la nuit ne suffirait pas.

JOSEPH. — Je parle du seul ordre nécessaire en comptabilité : l'ordre apparent.

FÉLIX. — C'est impossible.

JOSEPH. — J'ai fait en une nuit la comptabilité d'une société qui n'était pas censée posséder moins de trois usines.

FÉLIX. — Censée ? Trois usines ? Des usines de quoi ?

JOSEPH. — Des usines d'air.

FÉLIX. — D'air comprimé pour l'industrie ?

JOSEPH. — Non. Pour les malades, les convalescents, les anémiés... Ah, une affaire remarquable.

FÉLIX. — Je ne comprends pas très bien.

JOSEPH. — C'est pourtant bien simple. Vous savez que de très nombreux états de santé nécessitent un changement d'air. Il faut la mer, ou la montagne, ou la campagne tout simplement.

FÉLIX. — Je sais, mais je ne vois toujours pas.

JOSEPH. — Tout le monde n'a pas les moyens de s'offrir Chamonix ou la Bretagne.

FÉLIX. — Evidemment.

JOSEPH. — Imaginez alors que des usines situées dans ces régions compriment de l'air en bouteille. Les malades n'ont plus qu'à acheter ces bouteilles comme on le fait depuis longtemps pour l'eau minérale. Deux types de bouteilles. Les grosses pour changer l'air de pièces entières. Les petites pour faire de simples inhalations.

FÉLIX. — Et vous avez eu des clients ?

JOSEPH. — L'affaire n'est jamais parvenue à la phase commerciale. Mais j'avais déjà les actionnaires.

FÉLIX. — Je vois. C'est à la suite de cette trouvaille qu'on vous a fait, à vous aussi... changer d'air.

JOSEPH. — Il y a eu ça... et le reste. J'étais tellement actif. C'est ce qu'il y a de terrible ici, aux travaux forcés, c'est l'inaction. Mais ce que j'ai pu vendre, vous ne pouvez pas savoir ! C'est bien simple, je vendais tellement que je n'avais plus le temps d'acheter.

FÉLIX. — Je comprends.

JOSEPH. — Tout ceci pour vous dire que votre inventaire et votre comptabilité, ce serait plutôt un amusement.

FÉLIX. — Un amusement singulier.

JOSEPH. — Monsieur Ducotel, en affaires comme en toutes choses, il y a l'apparence et

la réalité ! Vous êtes honnête. C'est tout à fait inutile si votre comptabilité est la même que celle d'un commerçant malhonnête. Je me proposais seulement de donner à vos livres le même visage que le vôtre...

FÉLIX. — Evidemment, vu sous cet angle...

JOSEPH. — Remarquez : vous auriez bu vous-même la chartreuse et donné la montre à une négresse, j'arrangerais les choses aussi bien. Moi, ce que j'en fais, c'est pour le plaisir. Je serais mal venu à moraliser dans ce costume.

A ce moment, Juste reparaît, en petite tenue.

JUSTE. — Vous êtes encore là : je m'en doutais.

FÉLIX. — Mon cher Juste... As-tu besoin de quelque chose ?

JUSTE. — Non. Je voudrais seulement prendre tes livres dans ma chambre.

FÉLIX. — Mes livres ?

JUSTE. — Oui. Ta comptabilité.

FÉLIX. — Ma comptabilité ?

JUSTE. — Ne me dis pas que tu voulais y mettre un peu d'ordre. C'est justement pour que tu n'en fasses rien que je te les demande. Je veux voir tes comptes demain matin comme ils sont ce soir. Dans toute leur fraîcheur.

FÉLIX. — Juste. Ta méfiance...

Il s'arrête, comme frappé de ce qu'il allait dire.

JOSEPH. — Je suis sûr que M. Trochard regrettera demain matin, mais il est facile bien facile de lui donner satisfaction.

Il va chercher les livres dans le magasin. Juste a eu un petit mouvement pour arrêter Joseph.

JUSTE. — Tu n'as pas l'air aussi tranquille que ton homme de confiance !

FÉLIX. — Je suis peiné, surtout.

JUSTE. — J'espère te faire des excuses demain matin. *(Joseph, rentrant, lui remet les livres.)* Tout y est ? Bon. A demain.

Il sort. Un temps.

JOSEPH. — Notez qu'avec l'humidité de ce pays, les livres doivent être très difficiles à arranger. Les papiers boivent, les encres s'étalent...

FÉLIX. — Ne cherchez pas de consolation. Je vais vous avouer quelque chose : au fond, je suis soulagé.

JOSEPH. — Soulagé ?

FÉLIX. — Oui. J'aurais sans doute accepté votre... aide. C'était facile — n'est-ce pas ? — malgré le papier et l'encre. Mais je l'aurais sûrement regretté un jour.

JOSEPH. — Regretté !

FÉLIX. — Oh, je suis sans doute ridicule et vos petits travaux n'auraient, en effet, rien dissimulé de déshonorant... Ils auraient dissimulé quelque chose, c'est tout. Et ça aurait suffi à me rendre bêtement malheureux demain.

JOSEPH. — Vous ne craignez pas que M. Trochard...

FÉLIX. — Si, je crains, je crains énormément, même, ce qui va arriver ! Mais comprenez-moi, si on me jetait à l'eau, la crainte de me noyer ne me ferait pas nager. Je ne sais pas nager.

JOSEPH. — Alors ?

FÉLIX. — Alors, je jouerai la carte de la bonne foi, puisque je n'en connais malheureusement pas d'autre ! Vous n'y croyez pas ?

JOSEPH. — Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais jouée.

FÉLIX. — Ne croyez surtout pas que je... comment dire... que je méprise quoi que ce soit, qui que ce soit. Encore une fois, je sais que j'ai tort... comme de porter cette vieille redingote dans ce pays. Mais c'est une habitude. On ne se refait pas.

JOSEPH. — C'est vrai. On est quelquefois refait. Voilà tout.

FÉLIX. — Bien sûr, mais s'il doit y avoir une exception, un jour, à cette triste règle, ce sera un jour de Noël, peut-être.

JOSEPH. — En somme, vous pensez que ça va s'arranger ?

FÉLIX. — Je n'en sais rien, mais je dirais presque que j'en suis sûr ! Non, ne vous moquez pas, je suis ainsi : inapte au malheur. Et je vais dormir, je crois. Bonsoir.

Il sort. Seul, Joseph hoche la tête et va sortir à son tour, mais Paul paraît.

PAUL. — Quelqu'un ? C'est une chance !

JOSEPH. — Monsieur...

PAUL. — Donnez-moi donc de l'eau fraîche.

JOSEPH. — De l'eau fraîche.

PAUL. — Oui. Vous n'êtes pas domestique ?

JOSEPH. — Si, monsieur. Mais de l'eau fraîche, à Cayenne... il faudrait un miracle.

PAUL. — Ah ?

JOSEPH. — Ceci pour vous dire que de l'eau fraîche...

PAUL. — J'avais compris. *(Il va repartir. A ce moment, Isabelle paraît.)* Isabelle !

ISABELLE. — Paul...

Elle se jette dans les bras de Paul.

PAUL. — Je vous en prie, Isabelle... il y a quelqu'un.

JOSEPH. — Hein ? *(Il regarde derrière lui comme si on parlait d'un autre puis il comprend qu'il s'agit de lui.)* Ah, pardon...

Il sort.

ISABELLE. — Ça a été long, n'est-ce pas ?

PAUL. — La traversée, je pense bien...

ISABELLE. — Je parlais de notre séparation.

PAUL. — A oui... eh bien, naturellement...

ISABELLE. — Je pensais bien que vous trouveriez le moyen de me voir ce soir.

PAUL. — A vrai dire, j'étais sorti pour...

ISABELLE. — Serrez-moi bien fort dans vos bras et racontez-moi tout, vite. Ces fiançailles

que le cousin Juste vous a imposées, ça a dû être horrible.

PAUL. — N'exagérons pas : il y a eu un excellent déjeuner.

ISABELLE. — Vous avez raison; c'est ainsi qu'il faut prendre les choses. L'important c'était de gagner du temps : maintenant c'est à nous de jouer. On va bien le convaincre, le cousin Juste.

PAUL. — Je l'espère.

ISABELLE. — Parce que vous ne pouvez pas penser que ce soit impossible. Vous savez bien que vous serez plus heureux avec moi qu'avec Henriette Audibert. D'abord parce que je vous aime certainement plus qu'elle ne peut le faire. Ensuite, je la connais, Henriette, elle était avec moi chez les sœurs... elle n'a pas inventé l'eau tiède.

PAUL. — Isabelle ! Vous n'êtes pas charitable !

ISABELLE. — Et elle a toujours un œil un peu... ?

Elle fait un geste significatif.

PAUL. — Ça se voit moins.

ISABELLE. — Ah ?

PAUL. — Elle porte des lunettes.

ISABELLE. — Ah bon !

PAUL. — Seulement, vous comprenez, Isabelle : mon oncle prétend qu'avec les cargos de M. Audibert...

ISABELLE, *riant.* — Paul, que c'est drôle ! Vous vous voyez, le soir... ou même, la nuit... à côté d'Henriette qui aura ses lunettes sur son gros nez... Vous vous voyez obligé de penser aux bateaux du père pour...

PAUL. — Isabelle !

ISABELLE. — Pour vous consoler.

PAUL. — Vous dites des choses, Isabelle... Dans la bouche d'une jeune fille...

ISABELLE, *avec un regard profond.* — Une jeune fille, Paul ? *(Il est gêné.)* Le voyage vous a-t-il fait oublier l'autre côté de l'eau et le passé est-il resté au port ? Moi, je n'ai pas oublié, vous savez ? Et ce n'est pas un reproche, au contraire ! Ça a été une telle force, pendant toute cette année, cette promesse signée. Car ça a été ça, n'est-ce pas, une promesse ?

PAUL, *gêné.* — ...Certainement.

ISABELLE. — Autrement, ça n'aurait eu aucun sens. Parce que, soit dit sans vous vexer, çà a été merveilleux, mais pas tellement agréable.

PAUL, *légèrement vexé.* — Ah ?

ISABELLE, *riant.* — Ne faites pas cette figure; je vous taquine. Et puis, notre passé est si petit à côté de notre avenir qu'il ne faut plus en parler.

PAUL. — Notre avenir...

ISABELLE. — Il ne faut pas vous inquiéter, Paul. Il ne nous peut pas grand chose, le cousin Juste. Vous êtes majeur. Tout ce qu'il peut faire, c'est vous déshériter. La belle affaire.

PAUL. — Tout de même... *(Il saute sur une idée.)* C'est pour vous que ça m'ennuierait, Isabelle.

ISABELLE. — Alors, il ne faut pas. D'abord, parce que vous êtes bien capable de gagner votre vie tout seul. Ici, tenez, c'est plein d'occasions : les forêts, les plantations, les mines...

PAUL. — Vous savez, les mines...

ISABELLE. — Naturellement, ce n'est pas vous qui creuseriez. Vous iriez, le matin, surveiller le travail, à cheval. Et de temps en temps, vous m'emmèneriez en croupe. Et je vous tiendrais par le cou, comme ça. Qu'est-ce que vous en dites ?

PAUL. — Que je ne sais pas monter à cheval; mais pour le reste, évidemment...

ISABELLE. — Paul, embrassez-moi.

PAUL. — Isabelle, ce n'est pas prudent.

ISABELLE. — A cause du cousin Juste ? Il finit par être ennuyeux, le cousin Juste. Ecoutez, Paul, je vais vous demander une abjuration solennelle. Vous allez étendre la main et dire : « J'aime Isabelle et je me fiche du cousin Juste ».

PAUL. — Hein ?

ISABELLE. — Pardon. Un homme ne parlerait pas ainsi. Il dirait : « Je me f... du cousin Juste ».

PAUL. — Isabelle, c'est de la folie.

ISABELLE. — Il ne vous entendra pas : il dort.

PAUL. — Vous croyez ?

ISABELLE. — Bien sûr : à son âge les voyages endorment.

PAUL. — Si je dis ça, qu'est-ce que j'aurai ?

ISABELLE. — On verra. « J'aime...

PAUL. — J'aime Isabelle et je me f... du cousin Juste.

JUSTE, *entrant et entendant la phrase.* — Bravo. J'en prends note.

PAUL ET ISABELLE. — Oh...

JUSTE, *à Paul.* — Toi, files dans ta chambre. Nous reparlerons de tout ça. Laisse-moi un instant avec Isabelle.

PAUL. — Mais mon oncle...

JUSTE. — Tu as une seconde pour disparaître.

ISABELLE. — Allez, Paul, ne vous inquiétez pas.

PAUL. — Excusez-moi, Isabelle...

Il sort.

JUSTE, *à Isabelle.* — Quant à toi, tu vas te taire. Je ne parlerai même pas de cette petite plaisanterie. Ce qu'on peut dire de moi, je m'en f..., moi aussi, figure-toi et je passe. Ce que j'ai à te dire ou plutôt à te répéter, c'est ceci : je t'interdis pendant notre séjour ici, d'adresser la parole à Paul en particulier. C'est clair ? Et je te redis aussi que si tu espères mettre la main sur cet idiot et du même coup sur les millions du père Juste, c'est manqué. *(Mouvement d'Isabelle.)* Le calcul n'était pas sot, je te le répète, mais je suis en travers. Et quand je suis en travers d'une affaire, tu es la seule à l'ignorer, l'affaire ne se fait pas.

ISABELLE.. — Mon cousin, je me moque de vos millions.

JUSTE. — Même si c'était vrai, ma petite, ça ne changerait rien. Paul ne fera pas cette

ânerie... Et d'ailleurs, j'ai tort de trop m'inquiéter : si tu te moques de mes millions, je crois que Paul, au contraire, les lorgne avec complaisance.

ISABELLE. — Oh...

JUSTE. — Je trouve ça très bien, d'ailleurs. A son âge, j'étais comme lui. Mais c'est pour te dire que tu t'es trompée d'adresse. Compris ?

ISABELLE, *après une seconde, pour prendre une décision.* — Mon cousin, j'ai quelque chose à vous dire....

A ce moment, Jules et Alfred paraissent à la porte du jardin.

JUSTE. — Quelque chose ? Eh bien, dis et finissons-en. Je voudrais tout de même dormir un peu.

ISABELLE. — C'est quelque chose de difficile... que je ne vous dirais pas si je n'étais pas sûr que Paul m'aime.

JUSTE. — Qu'est-ce que tu racontes ? Difficile ? Oh, je parie que je sais.

ISABELLE. — Mon Dieu...

JUSTE, *avec un rire affreux.* — Et quand je parie, c'est que je suis sûr. Je...

A ce moment, Jules et Alfred se décident.

ALFRED. — Non.

JUSTE. — Hein ?

JULES. — Chut !

ALFRED. — Vous faites un bruit... comment dire ?

JULES. — Infernal.

ALFRED. — Merci. Voilà. Infernal. Nous somnolions dans le jardin...

JUSTE. — De quoi vous mêlez-vous ? C'est insensé...

ALFRED. — Rien ne nous regarde, mais tout nous intéresse. Nous somnolions, dis-je...

JUSTE. — Voulez-vous me f... le camp.

ALFRED. — Après vous, monsieur, après vous.

JUSTE. — J'en ai encore pour une minute, figurez-vous.

ALFRED. — Précisément, c'est cette minute-là qui est de trop. C'est la cousine de la fameuse goutte d'eau qui fait déborder tant de vases.

JUSTE, *à Isabelle.* — Puisqu'ils ne semblent pas vouloir m'obéir, peut-être seras-tu plus heureuse...

ALFRED. — Mlle Isabelle a sommeil, elle aussi. *(Avec autorité :)* Vous avez sommeil, mademoiselle, il faut aller dormir.

ISABELLE. — Mais...

ALFRED. — Il faut. Ne vous inquiétez pas de M. Trochard. Nous allons le coucher. *(Isabelle regarde Alfred, puis Jules, voit leur résolution, et s'enfuit. Juste regarde aussi les deux hommes, mais avec une fureur qui cache un peu d'inquiétude. Puis il se décide... et fait le geste de prendre quelque chose dans sa poche revolver, quelque chose qu'il ne trouve pas.)* Vous cherchez quelque chose, monsieur ? Votre pistolet, peut-être ? *(Il en sort un de sa poche.)* Le voici. Il dépassait de votre poche, il avait besoin d'un sérieux nettoyage : le canon se piquait.

JUSTE, *saisissant le revolver qu'Alfred lui abandonne facilement.* — Donnez-moi ça.

ALFRED, *imperturbable.* — Naturellement, pour le nettoyer je l'ai déchargé. Les cartouches étaient d'ailleurs humides.

JUSTE. — Ça, par exemple ! *(Il essaie le revolver, qui fait un tout petit bruit ridicule.)* Ah...

Il repose le pistolet sur la table.

ALFRED, *ironique.* — Mais vous n'avez rien à craindre. Nous sommes là. *(A Jules :)* Hein ?

JULES. — Voyons...

ALFRED. — Et je suis sûr que Joseph n'est pas loin. *(Joseph paraît.)* Tenez.

JOSEPH, *en entrant.* — Qu'est-ce qui se passe ? Pas encore couché, monsieur Trochard ?

ALFRED, *à Juste.* — Vous voyez ?

JUSTE. — Attendez que le jour se lève, et vous aurez de mes nouvelles.

JULES. — Vous savez... où nous sommes... les nouvelles...

ALFRED. — On est blasés.

JOSEPH. — A un point...

ALFRED. — Vous ne pouvez pas savoir.

JUSTE. — Je vous ferai arrêter demain.

ALFRED. — Impossible. C'est fait. C'est même fait depuis longtemps et pour toujours. *(Montrant Joseph :)* Sauf pour lui qui n'en a que pour vingt ans.

JUSTE. — Assassins...

ALFRED. — Ben, dame...

JOSEPH. — Moi, j'étais seulement dans les affaires, vous comprenez ?

JUSTE. — Dans les affaires des autres, j'imagine, la pince-monseigneur à la main ?

JOSEPH. — Vous me désobligez, monsieur Trochard. Nous ne ferons pas l'inventaire ensemble.

JUSTE. — Vous pouvez en être sûr.

JOSEPH. — Dieu sait pourtant que j'en ai fait des inventaires et avec des gens... enfin passons. Mais, vraiment, avec vous, je n'ai pas envie ! Vous avez une trop sale g...

JUSTE. — Oh...

Il a envie de sauter sur Joseph.

LES TROIS TYPES, *ensemble.* — Hein ?

JUSTE, *renonçant.* — Bon. Je règlerai cela demain.

ALFRED. — Nous ne sommes pas pressés, vous savez !

JUSTE. — Ce soir, je préfère...

Et il va vers sa chambre.

JULES. — Comme vous avez raison. *(Il prend Juste par le bras, assez vivement, et le pousse dans sa chambre.)* Lacordaire le disait, voyez-vous : « Tout homme qui ne dort pas huit heures par nuit perd quelque chose de sa vie. »

A peine Juste est-il sorti que paraissent Isabelle et Amélie.

AMÉLIE. — Ma fille me dit... Tiens, M. Trochard n'est pas là ?

ALFRED, *très simplement.* — Non. il vient d'aller se coucher.

AMÉLIE. — Que s'est-il passé ?

ALFRED. — Il s'est passé quelque chose ?

Il interroge ses camarades d'un œil plein d'innocence.

JULES. — Il ne s'est rien possé. Nous avons bavardé un instant avec M. Trochard.

ALFRED. — Gentiment. De tout et de rien. Les affaires.

JOSEPH. — Lacordaire !

AMÉLIE. — La cordaire ?

ALFRED. — La-cor-dai-re.

AMÉLIE. — Bon. *(A Isabelle :)* Alors, il faut supposer que tu as mal compris ?

Elle n'en croit pas un mot.

ISABELLE, *également incrédule.* — Sans doute, maman. Pardonne-moi. Tu peux te recoucher. Je te suis.

Amélie sort.

ISABELLE, *aux trois types.* — Qu'avez-vous fait ?

ALFRED. — Rien, je vous assure. M. Trochard dort tranquillement.

JOSEPH. — C'est gentil de vous inquiéter pour lui.

ISABELLE. — Ce n'est pas pour ça que je suis restée. C'est parce qu'il faut que je le voie tout de suite... vous devinez qui ?

ALFRED. — Oui. Eh bien, c'est facile.

ISABELLE. — Il faut que je sache quelque chose tout de suite. Je ne m'endormirai pas avant de savoir.

JULES. — Qu'est-ce que nous faisons dans tout ça ?

ISABELLE. — Je ne peux pas le voir dans sa chambre. Allez le prévenir que je l'attends dans le jardin. Allez vite. Merci.

Elle sort.

JOSEPH. — Est-ce un service à lui rendre ?

JULES. — On va voir. Va le chercher. Dis-lui que c'est son oncle qui le demande. *(Joseph sort. Alfred s'empare du revolver.)* Qu'est-ce que tu fais ?

ALFRED. — Ça peut servir dans la conversation.

A ce moment Joseph revient avec Paul.

PAUL. — Pourquoi veut-il... *(A ce moment il aperçoit Alfred avec le revolver.)* Oh...

ALFRED. — N'ayez pas peur.

PAUL. — Ce n'est donc pas mon oncle qui me demandait ?

JOSEPH. — Non, ce n'était pas lui.

PAUL. — Alors, que me voulez-vous ?

JULES. — Du bien.

PAUL. — Hein ?

JULES. — Quelqu'un vous attend dans le jardin, sous la bougainvillée. Allez vite.

PAUL. — Isabelle ?

JOSEPH, *aux autres.* — Est-il malin !

PAUL. — Je n'irai pas.

ALFRED. — Vous ne voulez pas ?

PAUL. — Je n'ai rien à lui dire.

JULES. — On ne veut pas désobéir à son oncle ?

PAUL. — Oui. Et puis... je ne veux pas.

ALFRED. — Elle, elle veut...

Il n'est pas très content de lui dire ça, et il balance son revolver.

PAUL. — Je vais appeler au secours.

JOSEPH. — Parce qu'on vous demande d'aller voir une ravissante fille dans un jardin, par une belle nuit tropicale ? Vous êtes un ingrat.

PAUL. — Je ne l'aime pas.

JULES. — Vous en aimez une autre ?

PAUL. — Je ne dis pas ça.

ALFRED. — Alors ?

JULES. — D'ailleurs, on vous demande seulement d'aller dans le jardin. Vous n'aurez pas grand chose à faire. Vous la laisserez parler. Vous direz « Oui » de temps en temps, et « Toujours » une fois ou deux. Et comme il fera noir, elle ne verra pas vos yeux.

JOSEPH. — Il faudra l'embrasser aussi, probablement. Ça se fait.

PAUL. — Je n'ai pas envie.

JULES. — Vous aurez envie. A votre âge, c'est une envie qui vient vite.

PAUL. — C'est insensé. De quoi vous mêlez-vous ?

ALFRED. — Ce sont nos cadeaux de Noël.

PAUL. — Hein ?

ALFRED. — A Isabelle : une heure de bonheur. A vous : une heure d'agrément. Ce n'est pas gentil ?

JOSEPH. — On vous pourrit, c'est bien simple.

PAUL. — Vous êtes fous.

ALFRED. — Peut-être ; mais nous sommes trois sans le compter. *(Il montre le revolver.)* Et quelqu'un l'a dit : cela ne sert à rien d'être raisonnable tout seul.

PAUL. — Et puis Isabelle sera bien avancée. Je ne l'épouserai pas, vous savez ?

JULES. — Il faut vivre à la nuit, la nuit...

PAUL. — Même si je voulais, mon oncle ne voudrait pas.

ALFRED. — Il n'est pas éternel.

PAUL. — Il se porte très bien.

JOSEPH. — Nous sommes tous dans les mains du Seigneur.

PAUL. — En somme, vous espérez...

JULES. — On n'espère rien. Isabelle nous a demandé pour Noël que vous alliez dans le jardin. On vous y envoie. Ma première montre, on me l'a donnée aussi pour Noël. Jamais cadeau ne m'a fait plus de plaisir ! Pourtant, je l'ai perdue tout de suite.

PAUL. — Je n'ai pas l'impression que vous lui rendiez un très grand service, à Isabelle.

JULES. — Ne vous inquiétez pas. Et que ça ne vous empêche pas, surtout, de faire comme si vous étiez pour toute la vie avec elle dans le jardin. L'avenir ne sert qu'à arranger le présent.

ALFRED. — Allez, maintenant. Et on ne sera pas loin. Si vous n'étiez pas gentil, je suis parfaitement capable de vous envoyer une balle dans les fesses.

PAUL. — Hein !

ALFRED. — Je vous dis qu'on s'amuse. Allez. Elle doit s'impatienter. *(A Jules :)* Toi, tu veilles au repos de notre bon oncle.

Alfred et Joseph sortent derrière Paul, dans le jardin. Jules jette un coup d'œil, par le trou de la serrure dans la chambre de Juste. Rassuré, il s'installe dans le fauteuil. Il soupire d'aise. Amélie paraît.

AMÉLIE. — Je n'ai pas entendu Isabelle revenir dans sa chambre. Où est-elle.

JULES. — Ne vous inquiétez pas.

AMÉLIE. — Elle n'est pas avec ce garçon ?

JULES. — Si. Dans le jardin.

AMÉLIE. — Mon Dieu !

JULES. — Je vous dis : ne vous inquiétez pas. On la surveille.

AMÉLIE. — Hein ?

JULES. — Mes petits camarades. Vous me direz que ça ne vous rassure pas. Vous avez tort. Il y a des dangers qui s'additionnent et d'autres qui se soustraient.

AMÉLIE. — Isabelle est une petite fille.

JULES. — Justement. C'est Noël. Laissez-lui son jouet.

AMÉLIE. — Dangereux jouet.

JULES. — C'est trop tard, depuis longtemps, pour le lui enlever. Il vaut mieux attendre qu'il se casse tout seul.

AMÉLIE. — Vous avez sans doute raison... encore. Je suis seulement étonnée... *(Mouvement de Jules.)* Je sais bien que vous avez un passé, et que, par conséquent...

JULES. — Un passé, on le traîne ou il vous traîne en laisse avec la chaîne des jours. Pour moi, la laisse s'est cassée.

AMÉLIE. — Je suis sans doute comme Isabelle. Je me fais sans doute des illusions. Je n'ai pas l'impression, en vous voyant, que c'est entièrement de votre faute...

JULES. — Quoi ?

AMÉLIE. — Eh bien... Ce qui vous est arrivé.

JULES. — En me voyant ?

AMÉLIE. — Oui. Vous n'avez pas une figure...

JULES. — Une figure d'assassin, vous voulez dire ? Vous avez raison. Je me suis fait la même réflexion, quand je l'ai vue, ma figure, dans la glace de l'armoire, après...

AMÉLIE. — Après ?

JULES. — Quand j'ai eu étranglé ma femme, madame. Et elle non plus la pauvre petite, ne croyait certainement pas... Elle devait plutôt me trouver une figure d'imbécile — et avec raison. Mais moi, quand je m'en suis aperçu, que j'étais un imbécile, c'était trop tard. Elle était étendue sur le tapis avec son cou mince qui devenait violet, et ses yeux qui terminaient bien mal leur carrière.

AMÉLIE. — Mon Dieu...

JULES. — J'ai dis aussi :« Mon Dieu », à ce moment là... Mais il devait être occupé ailleurs.

AMÉLIE. — Elle vous avait fait souffrir ?

JULES. — Elle, pas une seconde, en six ans. Çà a été de ma faute uniquement.

AMÉLIE. — Oh...

JULES. — Je suis rentré de voyage un jour plutôt que nous ne le prévoyions.

AMÉLIE. — Nous ?

JULES. — Elle. Lui. Et moi.

AMÉLIE. — Tout de même, je préfère cela.

JULES. — Ah oui. Toujours le prestige imbécile des crimes dits passionnels ?

AMÉLIE. — Dites donc...

JULES. — Je sais. Ça plaît. Ça fait littérature. Et ce n'est que stupidité, noire stupidité.

AMÉLIE. — Mais non.

JULES. — Je vous en prie, madame. J'ai déjà entendu là-dessus toutes les sottises possibles. Mon avocat a parlé deux heures. S'il n'y avait pas eu le procureur pour remettre les choses au point...

AMÉLIE. — Oh...

JULES. — Allez dormir, madame. C'est exaspérant !

AMÉLIE. — Mais Isabelle ?

JULES. — Soyez logique ! Tout le monde a le droit à une histoire d'amour... au moins... et quel qu'en soit le prix. Bonsoir, madame.

Amélie sort. Alfred et Joseph reparaissent.

JOSEPH. — Ça va très bien.

JULES. — Ah !

ALFRED. — Oui. D'abord, elle a parlé toute seule, comme prévu. Lui avait l'air en bois.

JOSEPH. — Mais ça n'a pas tellement duré.

JULES. — Il s'est mis à parler ?

JOSEPH. — Non, mais ils se taisaient très gentiment.

JULES. — Il n'a pas essayé... d'être... trop gentil ?

ALFRED. — Si, mais elle lui a dit qu'une nuit de Noël... Enfin, tu vois ce qu'elle a pu lui dire.

JOSEPH. — Maintenant, ils regardent les étoiles.

JULES. — Bravo.

JOSEPH. — Si ce gamin était seul, on pourait presque espérer....

JULES. — Ah... *(A Alfred :)* C'est ton avis aussi ?

ALFRED. — J'ai horreur du verbe espérer. Ceci dit, en effet...

JULES. — Il n'avait pas l'air chaud, chaud, il y a une minute.

JOSEPH. — Bah, en amour aussi, l'appétit vient en mangeant.

ALFRED. — Pouah...

JOSEPH. — Seulement, il y a l'oncle.

JULES. — Oui, il tient une place, ce type ! *(A Joseph :)* Hein ?

JOSEPH. — Il est évident que son argent lui donne un poids...

ALFRED, *qui réfléchit.* — Qui n'exclut pas une certaine fragilité, heureusement...

JULES. — Ah... tu crois ?

ALFRED. — Tu vois ce que je veux dire ?

JULES, *à Joseph.* — Tu vois ce qu'il veut dire ?

JOSEPH. — Vous ne pouvez pas rester tranquilles cinq minutes ?

ALFRED. — Et toi ? Tu n'as pas arrêté depuis qu'on est ici.

JOSEPH. — Ce à quoi vous pensez est tout de même un peu délicat.

ALFRED. — Ça t'éviterait de faire l'inventaire demain.

JOSEPH. — Et puis c'est indiscret.

JULES, *s'asseyant.* — La parole est au ministère public.

ALFRED. — Hein ? *(Sur un geste de Jules :)* Ah oui, c'est une idée. Messieurs, c'est à un verdict de justice en quelque sorte préventive, d'expiation, si j'ose dire, anticipée, que je vous invite.

JULES. — La formule me semble promise à un grand avenir. La parole est à la défense.

Geste vers Joseph.

JOSEPH. — Ma défense sera fondée sur trois points. Primo, ça ne nous regarde pas...

JULES. — Suffit. Très bien. Excellente plaisirie. En délibéré. Messieurs : La Cour ! Verdict : bssm, bzzm... la mort. Vous n'avez rien à dire ?

Il feint d'écouter du côté de la chambre de Juste.

JOSEPH. — Recours en grâce ?

JULES. — Rejeté.

ALFRED. — Bravo.

JULES. — Maître, je vous rappelle à l'ordre.

ALFRED. — Cette procédure est interminable.

JOSEPH. — Avez-vous l'impression que ce soit d'un goût parfait ?

ALFRED. — Dans ce costume, toutes les plaisanteries ne nous sont pas permises. Les mauvaises seules.

JOSEPH. — Bon. Mais l'exécution ? Moi, je vous préviens : je suis un homme d'affaires. Pour tuer Trochard, il me faut du temps et ma liberté. Je débarque au Havre. Je m'en occupe; au bout d'un an il dépose son bilan et se fait sauter la cervelle.

ALFRED. — C'est trop long. Adolphe va faire ça en une minute.

JULES. — J'y pensais aussi.

ALFRED, *prenant la petite boîte.* — Il y a un trou au bas de la porte. Tout est prévu.

JOSEPH. — Il faut avouer en effet, que c'est un plaisir.

ALFRED, *après avoir ouvert la petite boîte contre la porte.* — Voilà.

JULES. — C'est propre, rapide, discret.

JOSEPH. — Il y a une fortune à faire à élever ces petites bêtes.

ALFRED. — Je parie qu'il est déjà en train d'ascensionner un pied du lit. Là, le voilà dessus. Les deux mains de Juste reposent sur le drap. La droite est ouverte.

JULES. — Comme s'il disait : « mon argent ! »

Il fait le geste.

ALFRED. — Et voilà Adolphe sur cette main. Comme il n'a pas d'argent, il donne ce qu'il a, ce petit animal, et il n'y a pas de monnaie à rendre. *(Prenant une montre dans un tiroir :)* Et maintenant, la mort va mettre une minute pour aller de la main au cœur du bonhomme.

JULES. — C'est vrai qu'il n'avait pas le cœur sur la main.

JOSEPH. — Oh...

JULES. — Va-t-elle le trouver, son cœur ?

ALFRED. — N'exagérons pas. Elle en a vu d'autres. *(Regardant la montre :)* Encore quelques secondes, Monsieur Trochard. Voulez-vous que nous les comptions ensemble ? C'est une occasion ultime de dire des chiffres qui aient un sens. Après, c'est l'éternité, où il n'y a plus rien à compter. Six, cinq, quatre, trois, deux, un et demi, parce que c'est vous, un...

Un silence.

JULES. — On n'imagine pas comme c'est facile.

ALFRED. — Ce ne l'est pas toujours autant. Il a eu de la veine de nous rencontrer, le père Trochard. Quand en pense qu'il aurait pu ramasser un bon cancer.

JOSEPH. — D'où il est, il nous remercie sûrement.

JULES. — Il doit être loin. On n'entend pas.

ALFRED. — On n'entend plus rien.

JULES. — C'est très bien. Ceux qui doivent dormir, dorment. Ceux qui doivent mourir sont morts. Les amoureux ne dorment pas et ne sont pas morts. Ils sont entre les deux, comme d'habitude.

ALFRED. — Tu vas faire pleurer les moustiques.

JOSEPH. — Et nous, ou en est-on ? On dort ? On est mort ?

JULES. — Tu veux dormir ?

JOSEPH. — Si on ne dort pas, tu sais ce qui va arriver ? Tu vas t'asseoir.

JULES. — Toi aussi.

JOSEPH, *montrant Alfred.* — Il restera debout, parce que c'est toujours lui qui commence.

JULES. — Et il commence toujours par : « A Ville d'Avray, un dimanche... »

JOSEPH. — Ou bien par « Un soir à Bullier... »

ALFRED. — Je dansais avec une petite... elle avait les yeux d'Isabelle...

RIDEAU

ACTE III

Au lever du rideau, c'est Joseph qui parle. Des bouteilles vides sont sur la table. Ils n'ont pas dormi. C'est le jour.

JOSEPH. — Si vous aviez vu ces titres... Transports du haut Zambèze ; ils étaient bleus. Mines d'émeraudes d'Irakouba, verts naturellement.

ALFRED. — J'en ai vu chez mon oncle.

JOSEPH. — Ça ne m'étonne pas. Ils plaisaient beaucoup.

JULES. — J'avais des mines d'or de Zanzibar. C'était toi aussi ?

JOSEPH. — Oui. Des titres jaunes.

JULES. — Et il y a de l'or à Zanzibar ?

JOSEPH. — Maintenant, qu'est-ce que ça peut te f...

JULES. — C'est juste.

A ce moment arrive Mme Parole.

Mme PAROLE. — Allez me chercher M. Ducotel.

JOSEPH. — M. Ducotel ?

Mme PAROLE. — Il s'est décidé à suivre mes conseils, je vois. Il a vu même grand : trois domestiques, fichtre... Allez le chercher.

JOSEPH. — C'est... qu'il doit encore dormir. C'est personnel ?

Mme PAROLE. — Ça vous regarde ?

JOSEPH. — Parce que si c'était pour affaires... je veux dire à propos du magasin... je pourrais... Enfin, je suis à votre disposition. Je sais que M. Ducotel tient tout particulièrement à vous être agréable.

Il fait signe à Jules et à Alfred de sortir.

Mme PAROLE, *ironique*. — Elle est bien bonne. Tenez : goûtez-moi ça...

Elle tend à Joseph la bouteille de cognac.

JOSEPH. — Pardon ?

Mme PAROLE. — M. Ducotel m'a vendu ça hier. Goûtez, je vous dis.

Joseph cueille un verre sur la table, y verse un doigt de cognac et goûte.

Mme PAROLE. — Fameux, hein ?

JOSEPH, *après avoir bu*. — C'est-à-dire... Il faut tenir compte du voyage... du climat...

Mme PAROLE. — Pas possible ?

JOSEPH. — Il a peut-être aussi un petit goût...

Mme PAROLE. — Un petit goût !

JOSEPH. — Très léger, remarquez...

Mme PAROLE. — Vraiment ?

JOSEPH. — Pas désagréable, d'ailleurs. Un petit goût de...

Il cherche.

Mme PAROLE. — Ne cherchez pas ! *(Elle a explosé.)* Il n'a aucun goût. C'est de l'eau, exactement. Et pour cause, d'ailleurs.

JOSEPH. — Vous exagérez.

Mme PAROLE. — J'exagère ? J'exagère ? *(Elle tend la bouteille à Joseph.)* Lisez !

JOSEPH, *lisant*. — « Cognac vieux des Charentes. »

Mme PAROLE. — De l'autre côté :

JOSEPH. — De... *(Il retourne la bouteille.)* Oh ! « Bouteille factice destinée à l'exposition. »

Mme PAROLE. — Tout de même !

Joseph regarde Mme Parole comme pour la jauger.

JOSEPH. — C'est une erreur.

Mme PAROLE. — Vous en convenez ?

JOSEPH. — Je veux dire que cette étiquette a été collée par erreur sur une bouteille de véritable cognac.

Mme PAROLE. — Qu'est-ce que vous dites ?

JOSEPH. — Vous pensez bien qu'on ne s'amuse pas à faire faire un pareil voyage à des bouteille factices. C'est un cognac peut-être un peu léger, mais...

Mme PAROLE. — Alors je suis folle ?

JOSEPH. — Madame ! J'admets aussi que le voyage, précisément l'a peut-être aussi un peu éprouvé. A son âge, n'est-ce pas ?

Mme PAROLE. — Si je ne suis pas folle, je vais le devenir. Donnez-moi un peu de ce... liquide. Je veux savoir si oui ou non j'ai des hallucinations.

JOSEPH, *ferme, sans rendre la bouteille*. Madame, la question n'est pas de savoir comment vous trouvez ce cognac, mais comment il est.

Mme PAROLE. — Enfin, j'ai lu l'étiquette !

JOSEPH. — Je vous l'ai dit : c'est une erreur. N'ayons pas le fétichisme de la chose imprimée. A ce moment-là, d'ailleurs, je pourrais tout aussi bien vous opposer l'autre étiquette : « cognac vieux des Charentes vieilli en fût. Qualité trois étoiles. » Trois étoiles, madame !

Mme PAROLE. — Je vais prendre une crise !

JOSEH. — D'accord, l'exil ne lui a pas été favorable. Mais ne devons-nous pas remercier le destin d'avoir mis en harmonie avec votre foie... disons colonial... la... heu... faible teneur en alcool de ce cognac.

Mme PAROLE. — Oh...

JOSEPH. — Demandez à un médecin ce qu'il pense de cette bouteille. Il vous dira qu'elle

est excellente. Excellente pour votre santé. Auriez-vous préféré que M. Ducotel vous vendît à vous, une amie, un de ces tord-boyaux dont raffolent les indigènes ? Reprenez cette bouteille, madame, c'est un véritable service que vous a rendu M. Ducotel. *(Sur un ton en dessous :)* Ce ne serait d'ailleurs pas le jour de l'importuner de réclamations.

Mme PAROLE. — Ah ?

JOSEPH. — M. Trochard est arrivé cette nuit.

Mme PAROLE. — Non ?

JOSEPH. — Si. En tournée d'inspection. A ce sujet, d'ailleurs, nous avons fait une rapide revue. Nous avons une petite note...

Mme PAROLE. — C'est vrai. Il faudra que je passe un de ces jours.

JOSEPH. — Bien sûr. Mais, aujourd'hui, ce ne vous serait pas possible ?

Mme PAROLE. — Aujourd'hui ?

JOSEPH. — Je veux dire : maintenant ? Oh, rien ou presque : pour le principe. Vous avez bien là... *(Montrant le réticule de Mme Parole :)* un billet ou deux.

Mme PAROLE. — Non, je vous assure.

JOSEPH. — Je parie que si. Regardons. *(Il a la main sur le sac.)* Regardons ensemble.

Il s'empare assez vivement du sac.

Mme PAROLE. — Mais...

JOSEPH, *avec un air un peu menaçant.* — Vous dites ?

Mme PAROLE. — Rien. Rien.

JOSEPH. — Vous avez perdu. Trois cents francs ! Je me permets de les verser à votre crédit.

Mme PAROLE. — J'avais des courses...

JOSEPH. — M. Ducotel serait-il le seul à vous faire confiance ?

Mme PAROLE. — Certainement pas.

JOSEPH. — J'en suis persuadé. La confiance est le cœur du commerce. C'est la méfiance qui m'a conduit sur cette terre ingrate.

Mme PAROLE. — La méfiance ?

JOSEPH. — Celle des autres. *(Il l'a conduite vers la porte. Au moment où elle va la passer :)* Vous oubliez votre cognac. *(Il le lui met dans les mains.)* Tenez-le bien bouché, surtout.

Il a dit tout cela avec une autorité infinie. Il a salué Mme Parole, et elle est sortie sans presque s'en rendre compte. Joseph range les trois cents francs dans un tiroir. Depuis un moment Jules est apparu dans le jardin, face à la porte avec l'échelle. Il a attendu que Mme Parole soit sortie.

JULES. — Du beau travail.

JOSEPH. — Au saut du lit, on n'est pas en train.

JULES. — C'était parfait.

Il installe l'échelle.

JOSEPH. — On remonte ?

JULES. — Ça t'embête ?

JOSEPH. — Cette boutique est une excellente affaire ! C'est dommage...

JULES. — Restez couvreur, je vous en prie.

JOSEPH. — Ça t'est égal, à toi, d'être sur le toit ou dessous ?

JULES. — C'est un peu tard pour nous interroger sur nos petites préférences. *(Alfred paraît.)* Ah ! On t'attendait pour...

ALFRED. — Tout de suite ?

JULES. — Le Seigneur ayant rappelé à lui son serviteur Juste Trochard, tout me semble pour le mieux. Paul est libre, et riche, en plus. Nous sommes en plein conte de fée.

ALFRED. — Tu crois qu'il épousera Isabelle ?

JULES. — Pas toi ?

ALFRED. — C'est un peu compliqué. J'ai peur qu'il ne l'épouse pas, et j'ai peur aussi qu'il l'épouse.

JULES. — On ne peut rien faire de plus, à moins que tu ne connaisses un philtre d'amour.

JOSEPH, *parlant d'Alfred, à Jules.* — Je suis un peu de son avis. Le gaillard fait penser à une voile qui attend le vent.

JULES. — Il n'a pas été gentil avec Isabelle, cette nuit ?

ALFRED. — Je suis allé près du banc où ils étaient assis. Il y avait un petit peigne par terre. On aurait dit une feuille morte.

JULES. — Hein ?

ALFRED. — Oui.

JULES. — Oh, il est temps de filer, vraiment. Pose-la ici, ta feuille morte.

ALFRED. — Mais...

JULES. — Je te dis de poser ce peigne. Et ne fait pas cette g... C'est pour ton bien. *(Alfred pose le peigne.)* Bon. Maintenant...

Il montre l'échelle. Alfred monte, suivi de Joseph. Au moment où Jules s'apprête à les suivre, Alfred s'arrête.

ALFRED. — Adolphe ?

JULES. — Hein ? Oh, c'est vrai. Attendez. Je vais le chercher.

Il passe dans la chambre de Juste.

JOSEH. — Le fait est que ce n'est pas un souvenir à oublier. *(Fort pour que Jules l'entende :)* Prends-le avec une serviette. *(A Alfred :)* Il a du retrouver ses forces depuis hier. Je le vois d'ici, satisfait du devoir accompli, enroulé dans un coin comme un petit bracelet porte-malheur.

JULES, *revenant.* — Impossible de remettre la main dessus.

JOSEPH. — La fenêtre ?

JULES. — Elle est fermée. Il n'avait que le bas de cette porte pour se sauver.

ALFRED. — Tu as regardé dans le lit ?

JULES. — Evidemment.

JOSEPH. — Le père Trochard ?

JULES. — Pas joli, joli à voir. Mais mort à un point inimaginable.

ALFRED. — Je ne sortirai pas de cette maison sans Adolphe. Retourne dans la chambre. On va regarder par ici.

Jules est reparti dans la chambre. Joseph et Alfred regardent de tous côtés. Ils finissent par se mettre à quatre pattes. Isabelle paraît.

ISABELLE. — Qu'est-ce que vous faites ?
JOSEPH. — Hein ?
ALFRED. — On a perdu quelque chose.
ISABELLE. — Quoi, sans indiscrétion ? Un bouton de manchette ?
ALFRED. — Oui...

Il regarde tout autour d'Isabelle pour s'assurer qu'Adolphe n'y est pas.

ISABELLE. — Voulez-vous que je vous aide ?
ALFRED, *précipitamment.* — Non... Oh, non. D'ailleurs, vous sortiez...
ISABELLE. — J'allais à la messe, mais j'ai le temps. Il n'est pas sept heures.
ALFRED. — Si. Sept heures ont déjà sonné. Partez vite.
ISABELLE, *montrant l'échelle.* — Vous aurez disparu quand je reviendrai ?
ALFRED. — Sans doute.
ISABELLE. — Que va dire le cousin Trochard ? Il vous a pris pour des domestiques.
ALFRED. — Maintenant, il sait la vérité.
ISABELLE. — Ah ? Bon.
ALFRED. — Mais vous allez manquer la messe.
ISABELLE. — Laissez-moi tout de même vous remercier pour hier. Vous aviez raison.
ALFRED. — Bravo. Vous êtes contente ?
ISABELLE. — Heureuse, même. Il n'y a qu'une ombre au tableau : le cousin Juste. C'est une grosse ombre.
ALFRED. — La nuit porte conseil. Je ne serais pas étonné qu'il soit bien plus arrangeant, ce matin.
ISABELLE. — C'est curieux ; je vous crois. Pourtant... *(Pendant ces dernières répliques, Alfred et Jules n'ont pas cessé de chercher.)* Mais, enfin, qu'est-ce que vous cherchez ? Ça a de la valeur ?
ALFRED. — Aucune, mais c'est un souvenir.
ISABELLE. — Puisque vous ne voulez pas me dire ce que c'est, je ne peux vraiment rien faire. Sauf une petite prière à Saint-Antoine de Padoue. Adieu.

Elle sort. Jules revient.

JULES. — Rien, et vous ?
ALFRED. — Rien.
JOSEPH. — Tu as regardé le plafond ? Tu sais qu'il adore ça, les plafonds, les branches...
JULES. — C'est vrai.

Il repart.

ALFRED. — Je vais jeter un coup d'œil dans le jardin.

Joseph, resté seul, inspecte le plafond. Félix paraît.

FÉLIX. — Qu'est-ce que vous regardez ?
JOSEPH. — Oh ! rien. Je cherchais...
FÉLIX. — Vous avez perdu quelque chose au plafond ?
JOSEPH, *on peut croire qu'il plaisante.* — Exactement.
FÉLIX. — Vous n'avez pas vu M. Trochard ?
JOSEPH. — Non.
FÉLIX. — Je vais faire quelques pas dehors pour me détendre. S'il me demande...
JOSEPH. — Ne vous inquiétez pas...
FÉLIX. — Tout de même, si, un peu.
JOSEPH. — J'ai réfléchi cette nuit à ce que vous me disiez hier. La carte de la bonne foi. Vous avez raison. C'est la meilleure carte.
FÉLIX. — C'est curieux. J'ai réfléchi aussi, et mes réflexions ont été, si j'ose dire, en sens contraire. Je me demande si je ne suis pas... un vieil enfant.
JOSEPH. — Noël, c'est le jour où les enfants ont raison.
FÉLIX. — Vous croyez que ce n'est pas... de la poésie ?
JOSEPH. — Peut-être, mais ça ne veut pas dire que ce soit un mensonge. Regardez ce petit peigne. *(Il montre à Félix le petit peigne apporté par Alfred.)* Vous ne trouvez pas qu'il ressemble à une feuille morte ?
FÉLIX. — Hein ?
JOSEPH. — Je suis de votre avis. Cependant pour quelqu'un d'autre, ailleurs, ce peigne était *vraiment* pareil à une feuille morte.
FÉLIX. — J'ai peur que mon cousin Trochard soit tout à fait imperméable à la poésie : celle des peignes qui sont des feuilles mortes, celle des vieux messieurs qui sont encore des enfants.
JOSEPH. — Qui sait ? Depuis hier soir il a peut-être appris des choses.
FÉLIX. — Vous m'étiez apparu jusqu'à présent comme beaucoup plus... réaliste.
JOSEPH. — Apporter dans les plus modestes foyers le grand vent doux de la mer ou l'air pur des cîmes, c'était aussi de la poésie.
FÉLIX. — C'est vrai *(Il fait un pas vers la porte.)* Dites-moi. Je pense là... Je ferais mieux de préparer un peu mon inventaire, plutôt que de me promener.
JOSEPH. — Mais non.
FÉLIX. — Si. Si. Je suis un enfant. *(Après une nouvelle hésitation :)* Si vous aviez encore cinq minutes, je vous aurais bien demandé...
JOSEPH. — Quand on a été condamné à vingt ans de travaux forcés, on a toujours cinq minutes.

Joseph sort derrière Félix. A ce moment, Jules sort de la chambre de Juste.

JULES. — Introuvable.
AMÉLIE, *venant de sa chambre.* — Vous êtes encore là ?
JULES. — Nous partions. Le temps de nous rassembler.
AMÉLIE. — Je ne voudrais pas manquer aux lois de l'hospitalité...
JULES. — Ne vous inquiétez pas...
AMÉLIE. — Mais j'ai l'impression que ce n'est bon pour personne de ...comment dire ?
JULES. — Il y a une expression toute faite : mélanger les torchons avec les serviettes.
AMÉLIE. — Ce n'est pas tout à fait cela. Et même, en ce qui vous concerne, ne croyez pas à du mépris, au contraire.
JULES. — Disons le mot : vous m'enviez.

AMÉLIE. — Vous croyez plaisanter. Pourtant, c'est cela, un peu. N'ayant jamais su être violente, je vous envie d'avoir su un jour, faire un geste, un grand geste.

JULES. — Un geste idiot, je vous l'ai dit.

AMÉLIE. — Il a mis un peu d'irréparable dans une histoire dont vous pouvez avoir du remords, mais pas de honte.

JULES. — Je m'en souviens toujours avec une honte infinie.

AMÉLIE. — Une seconde, vous vous êtes senti le plus fort, tout de même ?

JULES. — Oui, et une seconde après, le plus bête.

AMÉLIE. — Je ne vous crois pas.

JULES. — On dirait que vous regrettez, madame, de n'avoir pas fait un geste comme le mien. Vous avez eu envie de tuer, un jour ?

AMÉLIE. — Pas un jour. Une nuit. Cette nuit.

JULES. — Non ?

AMÉLIE. — Et pour comble, la nuit de Noël, parfaitement. J'ai eu envie de tuer notre cousin Trochard.

JULES. — C'est amusant.

AMÉLIE. — Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

JULES. — Mais non. Pas du tout.

AMÉLIE. — Si ! Parce que ça reste là. *(Avec un geste montrant sa tête :)* Le courage manque. Et on vit à la dérive, en comptant sur la Providence, comme dit mon pauvre Félix.

JULES. — M. Ducotel a peut-être raison. Que dis-je ? Il a raison. La preuve est qu'il est heureux et que... vous n'êtes pas malheureuse.

AMÉLIE. — Parce que je l'aime comme on aime vraiment, sans raison. Mais il me semble quelquefois que j'aurais fait une meilleure compagne encore pour quelqu'un qui ne serait pas un enfant du bon Dieu, pour une sorte d'orphelin qui n'aurait compté sur personne dans le ciel et sur la terre, que sur lui, et sur moi un peu.

JULES. — Consolez-vous. Un tel homme ne se marierait pas.

AMÉLIE. — Vous vous êtes bien marié !

JULES. — Vous songiez à moi dans votre petit tableau ? Qu'il est peu ressemblant, alors. Vous me prenez pour Othello; je n'étais qu'un enfant en colère cassant un jouet décevant. Et si vous saviez comme elle me manque la tiède compagnie des petits ennuis, des petits abandons... Ils ont l'air, sur le moment, de composer une sorte de malheur, mais quand on fait un geste pour le refuser, ce malheur, comme on le regrette, après. On s'aperçoit, trop tard, qu'il était confortable, presqu'amical. Et on en voit arriver un autre, tout neuf, dur et inconnu. C'est alors qu'on se dit : j'ai été un imbécile.

AMÉLIE. — Mais non.

JULES. — Vous conviendrez de tout cela un jour.

AMÉLIE. — Ah oui, un jour...

JULES. — Celui, qui n'est pas lointain, peut-être, où vous regagnerez le Havre. Vous y engagerez la vieille bonne normande que vous méritez. Son passé, heureux et plat comme sa province, ne vous fera pas rêver. Et vous vivrez avec des petits souvenirs qui font un meilleur usage que les grands, croyez-moi : ce Noël-ci, par exemple, qui ne doit pas être dans votre mémoire autre chose qu'un conte pour grandes personnes.

AMÉLIE. — Ce n'est pas le conte de Noël qu'il va s'agir tout à l'heure entre mon mari et M. Trochard. Dieu sait ce qui va se passer.

JULES. — En attendant que nous le sachions aussi, ne désespérons pas. C'est encore un peu tôt.

AMÉLIE. — Que peut-il se passer ?

JULES. — Je ne sais pas, mais une porte peut toujours s'ouvrir...

A ce moment la porte des « appartements » s'ouvre, et Paul entre.

JULES. — Tenez...

Incompréhension d'Amélie.

PAUL. — Bonjour, madame.

Il n'a pour Jules qu'un regard craintif.

AMÉLIE. — Bonjour, mon ami.

PAUL. — Je n'ai pas eu l'honneur de vous saluer hier.

AMÉLIE. — Ça ne fait rien...

PAUL. — Mon oncle n'est pas encore levé ? C'est extraordinaire. Il dit toujours que le monde est à qui se lève tôt.

JULES. — C'est très *juste*.

PAUL. — Je vais le réveiller. Il m'en sera certainement reconnaissant. *(Il frappe à la porte de Juste.)* C'est très curieux. Je vais voir.

Après une dernière hésitation, il entre dans la chambre de Juste.

AMÉLIE. — J'espère qu'il n'est rien arrivé...

JULES. — Vous espérez ?

AMÉLIE. — Vous voyez bien qu'on ne sait jamais ce qu'on veut ?

JULES. — Alors comment voulez-vous l'obtenir ?

Paul sort rapidement de la chambre de Juste, referme la porte et s'adosse à elle, très ému, ou plutôt stupéfait.

PAUL. — Madame...

AMÉLIE. — Que se passe-t-il ?

PAUL, *après un regard rapide à Jules, impassible.* — Mon oncle est mort...

AMÉLIE. — Qu'est-ce que vous dites ?

JULES. — Vous plaisantez ? Non. Je veux dire : pas possible...

PAUL. — Mort. Déjà froid. Il n'a pas fait un mouvement. Il a ses deux mains tranquillement posées sur le drap.

JULES. — Oui. Oui.

PAUL. — Hein ?

JULES. — Je veux dire : tiens, tiens.

AMÉLIE, *après un regard rapide à Jules.* — Félix ! Félix !

Félix paraît.

FÉLIX. — Qu'y a-t-il ?

AMÉLIE. — Juste est mort.

FÉLIX. — Qu'est-ce que tu dis ?

Il interroge Paul du regard. Paul fait un signe affirmatif, et rouvre la porte de la chambre de Juste. Félix s'y engouffre. Paul le suit. Restée seule avec Jules, Amélie le regarde. Il est imperméable.

AMÉLIE. — Je rêve, n'est-ce pas ?

JULES. — En effet, c'était le rêve que vous faisiez, la mort de M. Trochard.

AMÉLIE. — Vous êtes fou ?

JULES. — Serait-ce moi qui ai rêvé ? Non, n'est-ce pas ? Mais alors pourquoi n'être pas, honnêtement, loyalement, ravie ? Vous avez tué votre cousin Trochard, madame...

AMÉLIE. — Oh...

JULES. — Et vous avez réussi, du même coup, le crime parfait, le rêve de tant de bons esprits. Mes compliments.

AMÉLIE. — Le crime parfait ?

JULES. — Oui. Tout s'est passé là. *(Signe pour montrer sa tête.)* Sans preuves. D'autres ont fait pour vous la petite cuisine de la mort.

AMÉLIE. — D'autres ?

JULES, *qui s'est un peu coupé.* — Je veux dire le destin, le hasard, la Providence, comme vous voulez.

Félix revient avec Paul.

FÉLIX. — Il n'y a malheureusement aucun doute. C'est effrayant.

AMÉLIE. — Je ne sais plus ou j'en suis. Je vais un instant dans ma chambre.

Elle sort.

PAUL. — Moi aussi.

Il sort.

FÉLIX. — Ah, nous sommes vraiment peu de choses.

JULES. — Même pas, monsieur, même pas.

Joseph et Alfred apparaissent.

JOSEPH. — Que se passe-t-il ?

FÉLIX. — M. Trochard est mort.

JOSEPH. — Il n'avait pas bonne mine hier soir.

FÉLIX. — Et moi qui m'inquiétais...

JOSEPH. — Pour l'inventaire ? Vous ne vous inquiétiez pas tellement. Vous étiez même persuadé que ça allait s'arranger. Vous voyez, ça s'est arrangé.

FÉLIX. — D'une curieuse façon.

JOSEPH. — On n'a pas toujours l'embarras du choix.

ALFRED. — Vous êtes content, au moins ?

FÉLIX. — Hein ?

ALFRED. — Pour M^lle^ Isabelle, je veux dire.

JULES. — Et pour l'inventaire, accessoirement.

FÉLIX. — Je ne peux pas dire que je suis content.

JULES. — Ah ?

FÉLIX. — Je n'ai pas le droit de le dire, plutôt.

JULES. — Je croyais que vous ne mentiez jamais, monsieur Ducotel ?

FÉLIX. — Vous me mettez dans un grand embarras. D'ailleurs, pourquoi voulez-vous m'entendre dire que je suis content ?

ALFRED. — Ça nous ferait plaisir.

JOSEPH. — Vous comprenez : on aime voir les gens heureux.

FÉLIX. — Vous me faites penser à mon père, le matin de Noël, quand j'étais enfant. Devant la cheminée, il me disait aussi : alors, tu es content ? Et moi qui ne savais pas que c'était lui le père Noël, je me demandais pourquoi il voulait tant savoir si j'étais content. J'ai compris plus tard. Mais naturellement, il n'y a aucun rapport.

JOSEPH. — Alors, s'il n'y a aucun rapport, vous pouvez nous dire si vous êtes content.

FÉLIX. — Evidemment, cela donne à Isabelle de grandes chances d'être heureuse. Vous avez remarqué : il y a des événements, sur le moment, ils paraissent fâcheux et puis on s'aperçoit après...

JOSEPH. — Très juste. La vie est un banquet, le poète l'a dit.

ALFRED. — Au banquet de la vie, infortuné convive...

FÉLIX. — Je ne saisis pas très bien.

JULES. — Voyons, ne le savez-vous pas : les plus mauvais plats au goût sont les meilleurs à la santé.

FÉLIX. — A propos, je vais encore vous demander quelque chose. Il me faut sortir pour les formalités. Si je pouvais en rentrant trouver une tasse de café... C'est possible ?

ALFRED. — Il y a plus difficile.

FÉLIX. — J'aurai bien besoin d'un petit remontant. A tout à l'heure. *(Sur le pas de la porte.)* Et merci...

LES TROIS TYPES. — Hein ?

FÉLIX. — Pour le café.

Il sort.

JOSEPH. — On se demande ce qu'il ferait sans nous. Et je te tue et je te fais le café. Quelle cuisine...

JULES. — Faites-le donc tous les deux, le café. Moi, j'aimerais bien dire deux mots au dauphin. Je ne sais pas pourquoi je me fais du souci. Il ne faudrait pas que le père Trochard soit mort pour rien.

ALFRED. — Ce ne serait pas le premier ni le dernier. Ceci dit, d'accord. Qu'il se mette un peu à table, ce petit. Et tu feras le service. Ça t'ira comme un gant. Tu as l'œil confesseur ce matin. *(A Joseph :)* Nous, direction le moulin à café.

JOSEPH. — On va faire un de ces jus...

Joseph et Alfred sortent. Jules va frapper à la porte de Paul qui paraît.

JULES. — Vous ne prendriez pas une tasse de café ?

PAUL. — Volontiers, si. Quelle histoire...

JULES. — Je vous dois des excuses...

PAUL. — Des excuses ?

JULES. — Oui. Pour la plaisanterie de cette nuit.

PAUL. — Oh, ce n'était pas une plaisanterie désagréable.

JULES. — A ces excuses, j'ajoute, ce matin, des condoléances.

PAUL. — Merci.

JUSTE. — C'est une grosse perte pour vous que celle de votre oncle.

PAUL. — Oui. *(Un temps.)* Enfin, d'un certain sens. Parce que d'un autre... je suis son héritier, vous comprenez ?

JULES. — Alors, en effet...

PAUL. — De ce fait, si je suis, évidemment... peiné, je suis plus encore... abasourdi. Vous voyez ce que je veux dire ?

JULES. — Très bien. D'autant plus, n'est-ce pas, qu'entre nous, il tenait sa place, votre oncle !

PAUL. — Je dois dire en effet, que je me sens aussi comme... léger ? Ça ne vous choque pas.

JULES. — Du tout.

PAUL. — Evidemment, vous en avez vu d'autres... et de près.

JULES. — De près près.

PAUL. — Vous avez pourtant l'air de valoir mieux que votre... situation. Si. Si. Hier soir, vous m'avez un peu effrayé : c'était la nuit ; on débarquait. Ce matin, je ne vous trouve plus inquiétant du tout.

JULES. — Vous êtes bien aimable. Si je puis vous être utile...

PAUL. — Merci. Je n'ai pas grand chose à faire ici. Sitôt l'enterrement, je file. Un fameux travail m'attend.

JULES. — Je m'en doute.

PAUL. — Et il faut que je m'en sorte. Le jeu en vaut la chandelle.

JULES. — Bien sûr. *(Un temps.)* Dites-moi, si je ne suis pas indiscret... et Isabelle ?

PAUL. — Isabelle ? *(A ce moment, la tête de Joseph passe par la porte du magasin, entr'ouverte, et Alfred paraît à la porte du jardin. Paul ne les verra pas de toute la scène, mais eux écouteront avec intérêt. Paul regarde Jules avec inquiétude.)* Vous n'allez pas recommencer la farce de cette nuit ? Ce serait de mauvais goût.

JULES. — Naturellement.

PAUL. — Et puis, c'était drôle un moment, mais...

JULES. — Mais une farce qui durerait la vie entière, ce n'est pas possible.

PAUL. — N'est-ce pas ?

JULES. — Voyons... J'ai toujours entendu dire qu'on n'était pas au monde pour s'amuser.

PAUL. — Elle est gentille, remarquez, Isabelle. Cette nuit, près d'elle, je pensais même...

JULES. — Vous pensiez ?

PAUL. — Que j'étais bien. Elle disait des choses idiotes, mais agréables.

JULES. — Alors ?

PAUL. — Seulement, l'amour, ce n'est pas une existence.

JULES. — Vous croyez que vous ne vous y feriez pas ?

PAUL. — Si, bien sûr... mais ce serait de la folie. Oui, je ne me suis jamais aperçu comme ce matin à quel point mon oncle avait raison. C'est toujours ainsi, paraît-il : les gens disparaissent ; on se rend compte après...

JULES. — Et qu'est-ce qu'il disait ?

PAUL. — Il disait que lorsqu'on avait de l'argent, on avait tout le reste.

JULES. — Maintenant, vous êtes tranquille de ce côté-là.

PAUL. — Il disait que l'argent, il fallait s'en occuper, qu'il était...

JULES. — Plus difficile à conserver qu'à conquérir, que toute fortune qui n'augmentait pas diminuait...

PAUL. — Ah ! vous savez ?

JULES. — J'ai aussi entendu dire ces choses.

PAUL. — C'est vrai, n'est-ce pas ?

JULES. — C'est tout à fait vrai. Et c'est en application à ces excellents principes que vous vous êtes fiancé ?

PAUL. — Exactement. Remarquez que j'ai hésité. Mais mon oncle avait réponse à tout ; je l'entends encore me dire : « Avec la petite Audibert et sa dot, si tu y tiens, tu auras même Isabelle. Mais avec Isabelle tu n'auras jamais les bateaux du père Audibert. »

JULES. — Je ne sais pas...

PAUL. — Oui, pour Isabelle, il exagérait. Dommage. Ça ne m'aurait pas déplu. Je lui aurais installé un petit coin discret. Mais elle n'aurait sans doute pas accepté. C'est le genre tout ou rien.

JULES. — Je le crois aussi.

PAUL. — Ça a l'air de vous embêter, ce que je vous dis là ?

JULES. — Non. Non. Du tout. Au contraire, je vous admire d'être, à votre âge, si organisé.

PAUL. — Affaire de tempérament, et depuis cinq minutes j'ai l'impression d'avoir acquis...

JULES. — Une grosse fortune, d'abord.

PAUL. — Oui. Mais aussi...

JULES. — La notice explicative. C'est merveilleux. On appelle ça la grâce d'état. Mais avez-vous pensé à le remercier, votre oncle.

PAUL. — Les morts me font un peu peur.

JULES. — M. Trochard n'a jamais été si inoffensif. Et moi, près de qui vous semblez tranquille, qui vous dit que je n'ai pas envie de vous étrangler, vous aussi ?

PAUL. — Moi... « aussi » ?

JULES. — Oui. Vous avez bien compris. Je ne suis pas ici pour avoir secoué un tapis après huit heures.

PAUL. — Oh !

JULES. — Ce n'est pas devenu une manie, notez bien. Enfin, pas encore.

PAUL. — Je...

Il est près de la porte de la chambre de Juste.

JULES. — Mais c'est pour vous dire que notre couversation n'a aucune raison de se poursuivre. Nous ne sommes pas du même monde, comme disent les gens distingués.

PAUL. — Oh !

Et il disparaît d'un seul coup. Joseph et Alfred rentrent.

JULES. — Nous avons l'air fin.

JOSEPH. — C'est un petit saligaud de l'espèce rdinaire.

ALFRED. — Je l'assommerais avec un plaisir.

JOSEPH. — Ah non. L'oncle, ça allait : c'était le son âge. Le petit, ça ferait jaser. Isabelle e fera une raison.

JULES. — C'est bien ce que je crains : une rande raison triste comme une prison.

JOSEPH. — Mes enfants, j'ai une idée. Je léshérite ce petit sagoin.

JULES. — Pardon ?

JOSEPH. — Par testament en bonne et due orme : olographe.

ALFRED. — Olo...

JOSEPH. — Graphe. Parfaitement.

ALFRED. — Je dois être idiot...

JOSEPH. — Naturellement je signe le testanent : Juste Trochard. Vous saisissez la uance ?

JULES. — C'est une grosse nuance.

ALFRED. — Mais l'écriture ?

JOSEPH. — Mes enfants, j'ai débuté chez un ype. Je me faisais un petit chèque de temps n temps. Il faut bien vivre. Un jour la banque n a renvoyé un. Eh bien, c'était justement un on. Tout ce qu'il me faut, c'est un modèle. Elle doit toujours être là, la lettre qui tue ?

ALFRED. — Tiens.

Il la donne à Joseph.

JULES. — Qu'est-ce que tu vas mettre dans e testament ?

JOSEPH. — « Je soussigné, Juste Trochard, ain de corps et d'esprit... en raison des déceptions que je dois à mon neveu et filleul Paul Cassagnon... en raison, par contre de l'amitié ui me lie à mon cher cousin Félix Ducotel, ègue à ce dernier, etc..., etc... »

JULES. — Tu ne crois pas que le notaire rouvera bizarre ce testament ?

JOSEPH. — Non. Parce que j'inscrirai quelques legs importants dont l'un en sa faveur. Jn autre pour des messes pour le repos de 'âme du défunt.

JULES. — Mets une grosse somme : ça sera lus sûr.

ALFRED. — Et tu crois qu'elle sera heureuse ? l n'y a pas que l'argent, il y a...

JOSEPH. — L'amour, la belle amour... Ça n'aurait étonné qu'on n'en parle pas. Vous l'avez pas l'impression que vous lui devez vos petits ennuis et votre séjour dans ce ravissant pays ?

ALFRED. — Comme sans lui on n'est nulle part.

Un temps.

JOSEPH. — Alors, je ne le fais pas ce testanent ?

ALFRED. — Ça ne serait pas suffisant.

JOSEPH. — Ça m'aurait amusé. Comme le nien serait sans intérêt...

JULES, *à Joseph, montrant Alfred.* — Je crois qu'il a raison.

JOSEPH. — Bon. Dans ce cas, ne comptez pas sur moi pour autre chose. Je rentre dans la légalité, mes enfants... enfin... Et même je suis bien content qu'Adolphe ait filé. Pas de tentation. Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a repris. Il en avait peut-être besoin.

A ce moment, Paul paraît, affolé.

PAUL, *agitant la main.* — Un médecin, vite.

JOSEPH. — Hein ?

PAUL. — Je viens d'être piqué par un serpent.

JULES. — Qu'est-ce que vous dites ?

PAUL. — Un petit serpent. Mais ça me brûle...

ALFRED. — Mais comment ?

PAUL. — Il était dans la poche de mon oncle. C'est insensé... Quel pays !

JULES. — Dans la poche ?

PAUL. — Oui. Je voulais voir si...

ALFRED. — Parfaitement. C'est amusant.

PAUL. — Hein ?

ALFRED. — Il ne faut pas vous inquiétez. Ce n'est rien. Ce n'est rien.

PAUL. — Je vous dis que ça me brûle terriblement.

ALFRED. — Ça ne durera pas longtemps. Une minute.

PAUL. — Une minute ?

ALFRED. — Deux ou trois au maximum, si on est résistant.

PAUL. — Ah ?

ALFRED. — Oui. Plus on est résistant, plus ça brûle longtemps. Après c'est fini.

PAUL. — Je vous assure que je ne me sens pas très bien.

ALFRED. — Vous devriez prendre un peu l'air. Dans le jardin, tenez...

PAUL. — J'aimerais mieux voir un médecin.

ALFRED. — C'est absolument inutile ; un peu d'air, je vous dis. *(Aux autres :)* Hein ?

JULES. — Mais oui. Retournez donc sur le banc du jardin.

PAUL. — Vous passez votre temps à m'y envoyer, sur ce banc... Diable, ça ne va pas...

JULES. — Ne restez pas là. Ne restez pas là.

Jules, aidé de Joseph, emmène précipitamment Paul.

JOSEPH, *en sortant, à Alfred.* — Va chercher Adolphe. Ça suffit comme ça.

Alfred va dans la chambre de Juste. Pendant ce temps Isabelle paraît. Elle semble étonnée de ne voir personne. Au moment ou elle va sortir, Alfred revient. Il tient à la main la petite cage d'Adolphe, En voyant Isabelle, il la cache derrière son dos.

ISABELLE. — Vous êtes seul ?

ALFRED. — Vous voyez !

ISABELLE. — Où sont les autres ? Que se passe-t-il ? Je m'attendais à trouver la maison pleine des cris du cousin Juste.

ALFRED. — Non. Vous voyez. Tout est calme, calme.

ISABELLE. — Vous avez un drôle d'air. Il est arrivé quelque chose ?

ALFRED. — Non. Enfin, oui... mais ce n'est pas grave... au contraire, même... enfin, pour vous...

ISABELLE. — Qu'est-ce que vous dites ? Je ne comprends rien du tout.

ALFRED. — M. Trochard est mort.

ISABELLE. — Hein ?

ALFRED. — Je dis...

ISABELLE. — J'ai compris. Ce n'est pas possible. *(Geste d'Alfred. Puis un léger temps.)* C'est affreux.

ALFRED. — Oh...

ISABELLE. — Vous ne me comprenez pas. Je dis : c'est affreux, parce que je devrais avoir de la peine, et je n'en ai pas.

ALFRED. — Ah, bon.

ISABELLE. — Je pense d'abord, irrésistiblement, que personne ne s'opposera plus à mon bonheur. Je sais que c'est très mal...

ALFRED. — Ne vous excusez pas. Nous avons pensé la même chose.

ISABELLE. — Vous ?

ALFRED. — On finit par être de la famille. Excusez-nous.

ISABELLE. — Mais qu'est-ce qui est arrivé au cousin Juste ? Le cœur ?

ALFRED. — Comme ça finit toujours par être le cœur, on ne risque rien.

ISABELLE. — Je commence à comprendre la maison silencieuse.

ALFRED. — Votre père est sorti pour les formalités. Votre mère est dans sa chambre. Quant à M. Cassagnon, il était un peu ému... Il est sorti.

ISABELLE. — Je pense qu'il doit être ému, mais il doit songer aussi, comme moi, à tout ce qui va être possible.

ALFRED. — Sans doute.

ISABELLE. — Comme on va être heureux ! Ce sera terrible.

ALFRED. — Oui...

ISABELLE. — Vous ne croyez pas que je serai heureuse ?

ALFRED. — Mais si.

ISABELLE. — Remarquez : je sais bien qu'il ne m'aime pas autant que je l'aime. *(Coupant une protestation d'Alfred :)* C'est normal. Je le comprends très bien. C'est un homme. Les hommes ont trop de choses à penser. Mais je serai raisonnable. Je ne lui demanderai qu'un peu de sa vie pour toute la mienne. Ce n'est pas une mauvaise affaire, hein ? Seulement ce qu'il me donnera, je veux qu'il me le donne loyalement et pour toujours.

ALFRED. — Bien sûr.

ISABELLE. — Vous n'avez pas l'air de croire que c'est possible.

ALFRED. — Mais si.

ISABELLE. — Vous me cachez je ne sais quoi. Il ne faudrait pas que ce soit quelque chose de grave. Je n'ai rien, voyez-vous, que mon amour pour fortune et joie. C'est pour cela que son histoire doit être belle et réussie jusqu'au bout.

ALFRED. — Belle et réussie jusqu'au bout ?

ISABELLE. — Oui, si elle ne l'était pas...

A ce moment, Joseph et Jules ont paru dans l'encadrement de la porte du jardin. Alfred les voit. Isabelle ne les voit pas. Ils ont un geste indiquant que Paul est mort. Alfred a une inspiration.

ALFRED. — Mais elle l'est.

ISABELLE. — Oui ? Vous en êtes sûr, tout d'un coup : comme cela ?

ALFRED. — Mais oui. Je ne m'en rendais pas compte, mais c'est certain. Elle l'est, votre histoire, belle et réussie jusqu'au bout.

ISABELLE. — Elle le sera, vous voulez dire ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

ALFRED. — Mais tout. Mille choses. D'abord c'est une bêtise que vous disiez tout à l'heure. Il vous aime autant que vous l'aimez.

ISABELLE. — Non.

ALFRED. — C'est un timide. Il ne sait pas dire les choses. Mais ça ne signifie rien.

ISABELLE. — Qu'en pensez-vous ? Je suis bien sûre qu'il ne vous a pas pris comme confident.

ALFRED. — Comme confident ? *(Cela lui donne une idée.)* C'est ce qui vous trompe.

ISABELLE. — Et quand, cela, s'il vous plaît ?

ALFRED. — Eh bien... Cette nuit. Ce matin.

ISABELLE. — Vous allez me dire qu'il s'est levé un quart d'heure plus tôt tout exprès pour vous parler de moi ?

ALFRED. — Je ne dis pas, mais ça s'est trouvé. Pourquoi est-ce que j'inventerais, hein ?

ISABELLE. — Je ne vous crois pas, mais dites tout de même.

ALFRED. — Quoi ?

ISABELLE. — Ce qu'il vous a dit de moi.

ALFRED. — Ce que... Ah, je ne sais pas si je me souviendrai des détails... Si. Ça y est. Il a commencé sur le ton badin. On parlait de vous, comme ça, en l'air. Alors, il m'a dit : « Elle est jolie, hein ? »

ISABELLE. — Oh... Tout à trac, ainsi ? Et qu'avez-vous répondu ?

ALFRED. — J'ai répondu : « Oh... » *(Isabelle rit. Alfred montrant la porte de la chambre de Juste.)* Chut...

ISABELLE. — Oh, c'est vrai. C'est mal.

ALFRED. — Non. Mais ça n'est pas l'usage.

ISABELLE. — Et que vous a-t-il dit encore ?

ALFRED. — Il a dit : « Jolie comme elle est, elle devrait être idiote ou la dernière des garces... Eh bien, non, pas du tout. »

ISABELLE. — Il a dit : « la dernière des garces » ?

ALFRED. — Oui. Excusez-moi. Je répète. Il a ajouté : « Car je ne vous parle pas de son cœur. »

ISABELLE. — Ah ?

ALFRED. — Et il a parlé pendant dix minutes.

ISABELLE. — C'est incroyable.

ALFRED. — Et puis, il a raconté des souvenirs. Par exemple, les détails... Ah si : une promenade... Euh...

ISABELLE. — Sur les falaises ?

ALFRED. — Exactement. Et puis un bal... Chez les... Comment déjà ?

ISABELLE. — Les Dussoudiers ?

ALFRED. — Quelque chose comme ça... Je n'ai pas la mémoire des noms.

ISABELLE. — Comme il se souvient bien. Dites-moi encore ce qu'il vous a dit ?

ALFRED. — Je ne me souviens plus que de la fin.

ISABELLE. — Et qu'est-ce que c'était ?

ALFRED. — Je vous l'ai dit ; c'était : « Voilà pourquoi je l'adore. »

ISABELLE. — C'est merveilleux !

ALFRED. — Evidemment, pour qu'il me dise ça à moi, il fallait que ça le tienne.

ISABELLE. — C'est bien joli, la timidité, mais je le forcerai à me répéter tout cela lui-même.

ALFRED. — Il faudra.

ISABELLE. — Où est-il ?

ALFRED. — ... Attendez...

ISABELLE. — Rassurez-vous. Je sais que ce n'est pas le moment de lui tirer des aveux. Je voudrais seulement l'embrasser.

ALFRED. — Il est sorti, dans le jardin, je crois. Dieu seul sait où il est maintenant.

Elle se retourne pour sortir, voit Jules et Joseph.

JULES. — Attendez.

ISABELLE. — Vous êtes drôles. Ce n'est pas facile d'attendre d'être heureuse.

JULES. — Attendez. Euh... Votre mère, qui est dans sa chambre, voudrait vous voir une seconde.

ISABELLE. — Adieu, alors... Je m'excuse, mais je crois bien que je vais vous oublier.

JULES. — C'est très bien ainsi.

ISABELLE. — Ou, alors, comme ce Noël restera dans ma tête, peut-être serez-vous dedans comme... je ne sais pas... comme les anges cassés qui sont là, dans l'arbre.

JULES. — Ce serait parfait.

ISABELLE. — Je sais bien que vous n'êtes pas pour grand chose dans tout ce qui est arrivé. *(A Alfred :)* sauf vous. Mais vous étiez là.

JOSEPH. — Voilà. On était là.

ISABELLE. — Et maintenant, personne ne pourrait plus me retenir. Je passe chez maman et... *(A Alfred :)* Vous avez été très gentil, Alfred. Et vous aussi... euh...

JULES. — Jules...

JOSEPH. — Joseph...

ISABELLE. — Excusez-moi.

JULES. — Ça n'a aucune importance.

ISABELLE. — Adieu.

Elle sort.

JOSEPH. — Tu habilles les morts à la perfection. Ça m'a rappelé l'enterrement d'un oncle, une vieille baderne de général. Eh bien, il n'était pas plutôt mort qu'on ne se souvenait plus que d'un homme sensible qui lisait Plutarque, le soir, au bivouac. Il a même fini par avoir sa statue.

ALFRED. — Je ne vois pas le rapport.

JULES. — Isabelle aura la statue du jeune Paul dans son jardin. Seulement, un jour, un autre entrera dans la maison... celui que tu aurais pu être... Si ton imbécile d'oncle n'avait pas laissé traîner le tisonnier.

ALFRED. — Et c'est lui qu'on a appelé la victime !

JULES. — Et ce n'est pas toi qui sonnera un un de ces matins, et qui sera heureux avec Isabelle quand un peu de temps aura passé.

JOSEPH. — C'en sera un autre. *(Sonnerie du magasin.)* Tiens, le voilà peut-être. *(Il regarde par la porte vitrée.)* Mais oui, c'est lui. Quelle belle horlogerie que le monde.

JULES. — Si c'est lui, elle avance un peu l'horlogerie. *(Il regarde aussi par la porte. A Alfred :)* Mais il est bien mieux que toi, soit dit sans te vexer.

La porte s'ouvre, le Sous-Lieutenant paraît. Il est ravissant.

LES TROIS TYPES. — Bonjour, monsieur.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Excusez-moi. Il n'y avait personne dans le magasin. Je suis bien chez M. Ducotel ?

JULES. — Oui.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Je suppose que vous êtes à son service ? Je débarque. J'ai une lettre qui me recommande auprès de lui. Puis-je le voir ?

JULES. — Vous arrivez un peu tôt.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Evidemment, il n'est pas encore huit heures.

JULES. — Ce n'est pas une question de montre ; c'est une question de calendrier.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Ah ?

Il ne comprend rien.

JULES. — Et puis, il vient d'y avoir un deuil...

JOSEPH. — Un ou deux, même.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Oh, alors, je suis désolé.

JULES. — Vous avez tort. Vous verrez.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Ah... En tout cas, je reviendrai.

JULES. — Mais non. Après tout, la vie est courte. Il ne faut pas perdre de temps.

LE SOUS-LIEUTENANT, *complètement perdu.* — Perdre de temps ?

JULES. — Asseyez-vous !

LE SOUS-LIEUTENANT. — Mais...

JULES. — Asseyez-vous...

Il s'assied. A ce moment, Isabelle traverse la scène rapidement, venant de chez sa mère, allant dans le jardin.

ISABELLE, *aux trois types.* — Paul n'est pas là ? *(Sans attendre la réponse, au Sous-Lieutenant :)* Je m'excuse, monsieur...

Elle est sortie.

LE SOUS-LIEUTENANT. — C'est M^lle Ducotel ?

JULES. — Oui.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Elle est charmante.

JULES. — Evidemment. Mais ne vous inquiétez pas : vous êtes charmant aussi.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Ah ? Mais qu'est-ce que ça peut faire ?

JOSEPH. — Et votre uniforme vous va...

ALFRED. — Et vous avez même l'air intelligent. C'est inespéré.

LE SOUS-LIEUTENANT. — En vérité...

JULES. — Restez assis. Ne vous inquiétez pas. Vous n'avez qu'à attendre. Nous, si vous permettez...

Le Sous-Lieutenant est bien calé dans le fauteuil. Les trois types commencent à monter sur l'échelle. Félix paraît à la porte du magasin, et Amélie à celle des « appartements ». Ils aperçoivent avec stupéfaction le Sous-Lieutenant qui lui, ne les voit pas. Félix et Amélie lèvent des yeux interrogatifs vers les trois types, qui leur font signe de se taire.

LE SOUS-LEUTENANT. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, sur le bateau. Il faisait une chaleur...

Il s'endort. Les trois types s'arrêtent de monter. Le dernier va chercher la petite boîte d'Adolphe. Le voleur d'harmonica paraît à la porte du jardin.

LE NOIR. — Moi, j'en ai assez de l'harmonica. Vous voulez pas me rendre ma bague ?

JULES. — On te la rendra, mais joue encore un air, Vendredi, le dernier.

LE NOIR. — Un air gai ou un air triste ?

JULES. — Un air gai, voyons.

Le Noir se retire dans le jardin, et commence à jouer.

FÉLIX. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

JULES. — Une panoplie. Jolie, n'est-ce pas ?

AMÉLIE. — Isabelle n'est pas là ?

JULES. — Elle est dans le jardin.

AMÉLIE. — Que cherche-t-elle ?

JULES. — Le bonheur, comme tout le monde.

On entend un cri affreux, poussé par Isabelle.

JULES. — Tenez... Elle l'a trouvé.

AMÉLIE. — Mais...

JULES. — Mais elle a vingt ans. Elle ne sait pas. Souvent le bonheur s'amuse à se masquer. Il ne faut pas avoir peur.

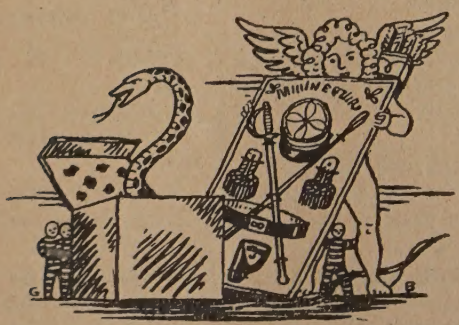
AMÉLIE. — Mais...

ALFRED. — Vous lui direz au revoir pour nous.

JULES. — Et merci pour le réveillon.

JOSEPH, *prenant la boîte d'Adolphe.* — Nous avons passé tous les quatre une excellente soirée.

RIDEAU



Félix. Joseph. Trochard.

Isabelle. Paul.

6 JOSEPH. — *Je suis sûr que M. Trochard regrettera, demain.* (ACTE II.)

7 ISABELLE. — *Racontez-moi tout, vite.* (ACTE II.)

8 AMÉLIE. — *Isabelle est une petite fille.* (ACTE II.)

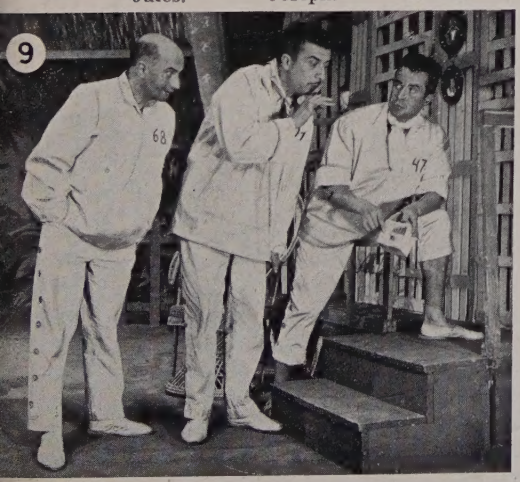
9 JOSEPH. — *Adolphe va faire ça en une minute.* (ACTE II.)

10 ISABELLE. — *Vous avez perdu quelque chose ?* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Jules. Amélie.

Jules. Joseph. Alfred.



Alfred. Isabelle. Joseph.

APR 8 1952

"LA CUISINE DES ANGES" DEVANT LA CRITIQUE

Ne cherchez pas où l'on joue la comédie la plus fine, la plus ingénieuse et la plus gaie de la saison. Ne cherchez pas et rendez-vous tout droit au Vieux-Colombier. Je n'ai guère, de coutume, le goût de donner des conseils. Mais cette fois, je n'hésite pas. Allez voir « *La Cuisine des Anges* » au Vieux-Colombier. Je suis sûr que vous ne le regretterez pas. Et s'il existait pour les théâtres un guide gastronomique, il faudrait à coup sûr attribuer à cette cuisine-là les trois étoiles.

Il est arrivé, hier soir, à M. Albert Husson une aventure peu commune. Celle dont rêvent tous les jeunes auteurs. Il a été acclamé par une salle où les directeurs oubliaient qu'ils auraient bien pu recevoir son manuscrit, où les acteurs ne pensaient plus qu'ils auraient aimé être ses interprètes et où les critiques déposaient leurs armes et sentaient le silex de leur cœur fondre à la simple idée qu'ils pourraient enrichir leurs tablettes d'un nouveau nom.

Le premier mérite de M. Albert Husson est d'avoir trouvé un thème entièrement original. Enfin une comédie légère et souriante qui ne se déroule point dans l'alcôve d'une garçonnière, sans gigolo ni giton, qui évite les fadeurs de la classique amourette ou les épices éventées du non moins classique adultère. Enfin un auteur qui sait être constamment drôle sans être jamais vulgaire.

Max Favalelli,
dans *Paris-Presse*.

Comme après les banquets réussis, les convives du Vieux-Colombier ont réclamé pour le féliciter, le chef de cette « *Cuisine des Anges* » qu'on venait de leur servir.

Et l'on vit apparaître sur la scène, éberlué, effaré, un maigre garçon d'une trentaine d'années, inconnu, à 9 heures du soir, de tous les Parisiens qui étaient là, et que Paris, à minuit, consacrait grand auteur comique.

L'auteur s'appelle Albert Husson. Il habite Lyon, où il est secrétaire général du théâtre des Célestins. Il a déjà donné deux pièces : *l'Immortel Saint-Germain*, joué à Lyon, et *Monsieur Providence*, joué à Paris, au théâtre Gramont.

Sa *Cuisine des Anges* est la pièce la plus comique de la saison ; elle repose sur deux assassinats ! Deux assassinats commis, à l'aide d'un serpent-minute apprivoisé (comme dans *la Bande mouchetée* de Conan Doyle) par trois bagnards (l'action se passe à Cayenne, à la fin du siècle dernier) pour faire le bonheur d'une famille de gentils hurluberlus qui les ont invités au réveillon. La cuisine de ces « anges » est faite dans un chaudron de sorcière...

L'histoire est contée avec un humour à la O'Henry et à la Danon Ranyon, mâtiné de Tristan Bernard.

Paul Gordeaux,
dans *France-Soir*.

Voici enfin une pièce réellement amusante et détendante, gentille sans être sucrée, burlesque sans artifice ; loin de toute vulgarité et douée d'un brin de poésie. C'est assez pour procurer une charmante soirée. Allez goûter *La Cuisine des Anges*.

Ruinés, les Ducotel se sont installés à Cayenne, — près des bagnards — où ils tiennent, avec nonchalance, un comptoir. Ils ont une fille, jolie, affectueuse : Isabelle. Voici qu'un bateau amène tous les malheurs à la fois : le propriétaire du comptoir — l'oncle Jules Trochard — dont l'inspection laisse prévoir des sanctions définitives, et le cousin Paul, jeune morveux égoïste, que, malheureusement, Isabelle aime et auquel elle a même eu l'imprudence de sacrifier un petit capital intime dont il va refuser de lui rembourser les intérêts.

Mais la Providence veille, sous l'uniforme de trois bagnards auxquels le réveillon et leur bon naturel inspirent de jouer les Pères Noël. Ils ont le pittoresque du chœur des déménageurs dans *Hortense, couche-toi !* de Courteline, ces trois bagnards, et ils relèvent — ainsi que leur serpent favori — d'une fort jolie et plaisante invention que tous les non-bagnards trouveront vraisemblable.

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien Libéré*.

La réussite est complète. C'est comme un tour de cartes. Ne parlons pas de philosophie. Il s'agit d'une comédie légère, d'une attrape. La gaîté y règne. La mort y est bien accueillie. Il n'en reste dans la mémoire ni venin, ni souvenir. Cela fait passer deux heures dans l'euphorie. Merci.

L'auteur, à son tour, doit remercier ses interprètes, qui sont pour beaucoup dans le succès. Le rond M. Bonifas, de diction impeccable, d'une innocence de bébé ; la toute ronde Mme Claire Gérard, future belle-mère idéale ; la très plaisante Mlle Arlette Accard... Et surtout les trois lascars, Jean Parédès, fripouille aérienne, Ariel du faux en écriture ; le placide Harry-Max, le tendre J.-P. Coquelin... Pourquoi ne pas citer MM. Mareuil et André Philip, Mme Doulcet ? Soirée d'amnistie générale.

Robert Kemp,
dans *Le Monde*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 1er trimestre 1952